

LITTÉRATURE

François Barcelo,
cruel, drôle, déjanté

Page E 3

CINÉMA

Les petites vagues
du Rhode Island

Page E 7

CAHIER

E LIVRES ET CULTURE

MÉDIAS

Question
d'imagesSelon Alain Simard,
le FIJM ne peut que
passer à Internet...

PAUL CAUCHON

Il y a 25 ans, le modèle inspirant était le Festival de jazz de Montreux, qui se faisait connaître partout dans le monde grâce à ses émissions. «C'était un peu le modèle qu'on voulait suivre, explique Alain Simard, le grand patron du Festival international de jazz de Montréal et de l'Équipe Spectra. Mais 25 ans plus tard, on se pose des questions sur la vente des émissions de télé.»



Résultat de ces interrogations: le FIJM planifie maintenant, pour son 30^e anniversaire dans deux ans, de diffuser son catalogue d'émissions sur Internet, dans un site Web renouvelé, transactionnel, où l'on pourrait avoir accès à des vidéos et à des archives audiovisuelles.

Il est normal que le festival de jazz ait tout de suite songé à filmer des spectacles: Spectra filmait déjà des shows avant l'existence du festival. «La télévision a permis au festival d'exister les trois premières années, admet Alain Simard, parce que les subventions n'étaient pas assez élevées. Et si j'ai pu faire venir rapidement des gros noms comme Ella Fitzgerald ou Miles Davis, c'est parce qu'on enregistrerait aussi les shows pour la télé payante, à l'époque First Choice.»

De plus, le festival avait toujours été à la fine pointe des techniques. «On enregistrerait sur 48 pistes, ce qui était rare à l'époque, explique-t-il. Mais cela nous donne une grande qualité sur d'anciens shows. Nous avons été parmi les premiers à tourner en HD. À une époque, nous avons vendu beaucoup de "laser discs" de spectacles au Japon!».

Le parcours
du combattant

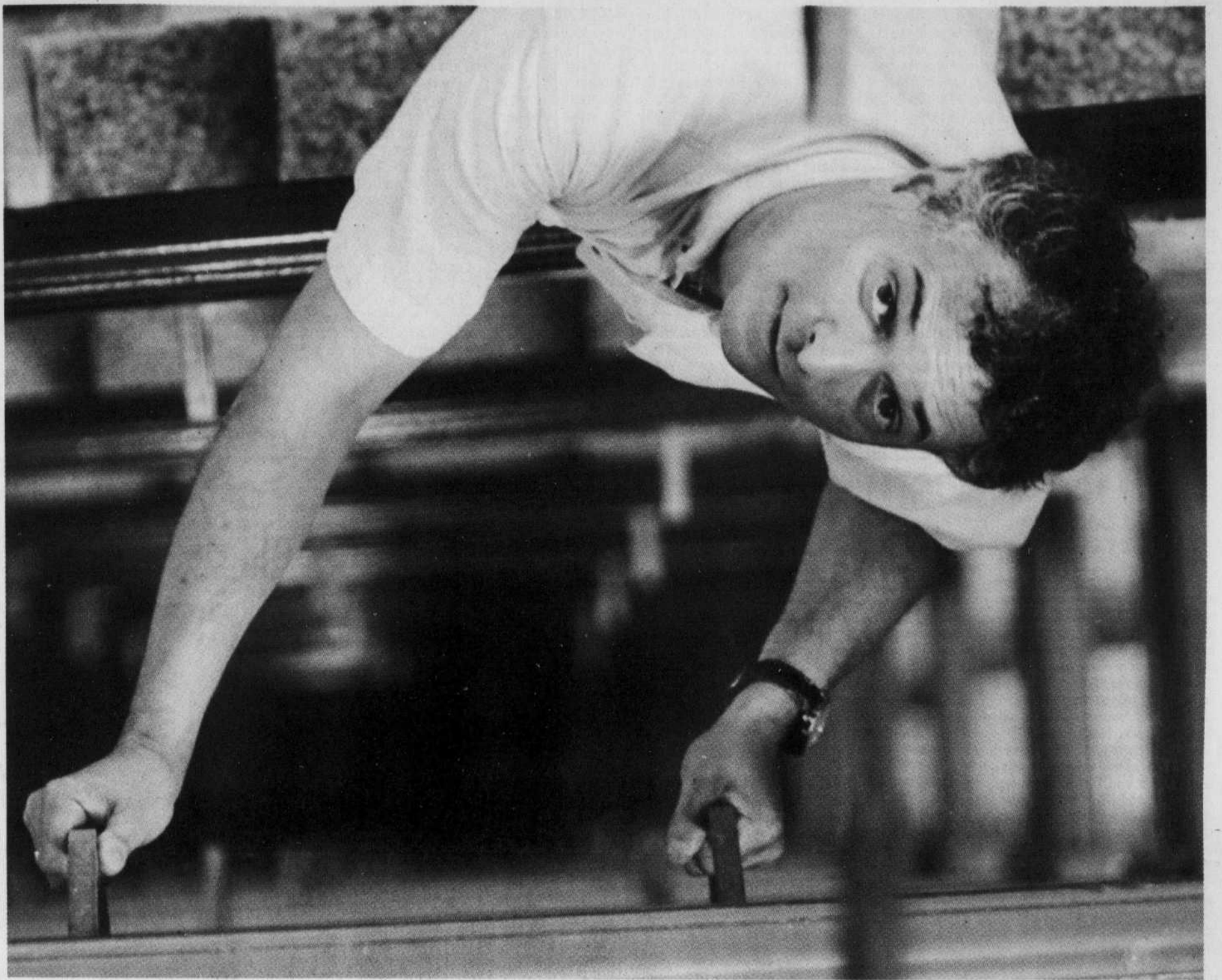
Aujourd'hui, le catalogue du festival compte autour de 200 titres, des shows en tous genres et, évidemment, des documents exceptionnels, comme le célèbre spectacle d'Astor Piazzolla ou encore les premiers pas de Wynton Marsalis.

Les deux catalogues télévisuels de Montreux et de Montréal «représentent probablement l'anthologie la plus importante de jazz contemporain au monde», soutient Alain Simard, qui révèle que les deux festivals ont déjà envisagé de fusionner leurs catalogues. «Mais Warner a fait une offre à Montreux avec laquelle nous ne pouvions pas rivaliser.»

Mais aujourd'hui, y a-t-il un marché véritable pour la diffusion des émissions du festival dans le monde? Alain Simard est perplexe. «Ce qui nous permettait de le faire, c'était l'appui des télévisions publiques», dit-il, surtout Radio-Canada et CBC, mais «les télévisions publiques font maintenant moins de grandes émissions de variétés, de diffusion de spectacles.»

Pourtant, on pourrait croire que le marché est en expansion, avec la multiplication des chaînes spécialisées dans le monde. «Oui, mais les chaînes spécialisées ne payent pas!», réplique-t-il.

VOIR PAGE 2: SIMARD

JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Alain Simard

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

L'antipropagande
de Normand Baillargeon

On pourrait croire que son esprit ne se repose jamais. Il veille, l'œil ouvert, pour débusquer les incohérences et les arnaques dans les discours publicitaires, dans les promesses des charlatans, dans les démonstrations statistiques, dans l'appareil médiatique ou dans la rhétorique des politiciens. Le dernier opus de Normand Baillargeon, intitulé *Petit cours d'autodéfense intellectuelle* et publié aux Éditions Lux en 2005, fait un malheur en France (toutes proportions gardées, puisqu'il s'en est vendu environ 6000 exemplaires), après s'être vendu à quelque 30 000 exemplaires au Québec. Il arrive à une époque où l'esprit critique, soumis de toutes parts à un flot d'informations propagandistes, a bien besoin d'un peu plus d'entraînement.

CAROLINE MONTPETIT

Ce que Normand Baillargeon propose, dans son *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*, ce sont des exercices de remise en question des informations qui nous submergent. Le manuel, qui pourrait en effet faire l'objet d'un cours, s'adresse à tous. Il est d'ailleurs déjà utilisé dans certains cégeps, en philosophie, et pourrait l'être dans d'autres disciplines. En France, il reste bien placé dans les palmarès des ouvrages de sciences humaines des librairies, déclassant même, un moment, le dernier ouvrage de Benoît XVI, ou encore les œuvres de Claude Allègre et de Comte-Sponville. Une grande victoire pour ce professeur de sciences de l'éducation de l'UQAM, qui se dit anarchiste, donc sans dieu ni maître...

C'est après que Radio France ait diffusé une série radiophonique sur le penseur Noam Chomsky, à laquelle Normand Baillargeon a beaucoup participé, que les ventes du *Petit cours* se sont subitement multipliées en mai dernier. «C'est aussi une question de courant, explique Sylvain Nault, directeur de la librairie du Québec à Paris, qui distribue l'ouvrage en France. Ce livre est paru dans un contexte de campagne électorale présidentielle, alors que toute la gauche était mobilisée». Autre explication du succès du *Petit cours* en France: les illustrations, signées Charb, illustrateur français qui collabore régulièrement à *Charlie Hebdo*, *Télérama*, et *L'Humanité*.

Pour développer l'esprit critique individuel, Normand

Baillargeon met certains outils à la disposition du lecteur. D'abord, il invite à se méfier du langage, qui charrie son lot de connotations, d'imprécisions, sans parler des mensonges et de la manipulation. L'art de la manipulation du langage et des arguments, qui a cours tous les jours dans notre système de justice, ne date pas d'hier. Le sophisme, ce «raisonnement invalide avancé avec l'intention de tromper son auditoire», a fait son apparition au V^e siècle avant Jésus-Christ, en Sicile. Et Baillargeon cite joliment Gorgias, ce sophiste qui écrivait dans *Eloge d'Hélène*: «[...] il y a des discours qui affligent, d'autres qui enhardissent leurs auditeurs, et d'autres qui, avec l'aide maligne de la persuasion, mettent l'âme dans la dépendance de leur drogue et de leur magie». Les techniques utilisées pour manipuler la pensée par le discours sont diverses. La tentative de discréditer quelqu'un, à la manière des avocats, pour empêcher que passe son message, en est une. L'utilisation abusive du jargon, notamment chez les universitaires, en est une autre. Sur ce dernier point, il cite Noam Chomsky, dont il est très proche, et qui n'y va pas de main morte dans sa dénonciation des intellos.

«Il y a là un défi pour les intellectuels. Il s'agira de prendre ce qui est plutôt simple et de le faire passer pour très compliqué et très profond. Les groupes d'intellectuels interagissent comme cela. Ils se parlent entre eux, et le reste du monde est censé les admirer, les traiter avec respect, etc. Mais traduisez en langage simple ce qu'ils disent et vous trouverez bien souvent ou bien rien du tout, ou bien des truismes, ou bien des absurdités», écrit-il. Voilà de quoi décomplexer la majorité de la population qui ne fréquente pas les universités...

En deuxième lieu, Baillargeon propose à ses lecteurs un petit entraînement aux mathématiques, cette science rébarbative à plusieurs qui, à défaut de s'y frotter, s'exposent aux conclusions parfois douteuses de ceux qui pensent la maîtriser. Baillargeon mentionne que la plupart des esprits non exercés se prêtent mal à un calcul approximatif des probabilités. Vous viendrait-il à l'idée, par exemple, que vous courez deux fois plus de risques de mourir d'une piqûre d'abeille que de gagner à la 6/49? Autres chevaux de bataille: les moyennes arithmétiques, qui donnent souvent une vision des choses faussée par les extrêmes, ou encore les tableaux statistiques que l'on peut modifier à sa guise pour tromper l'œil, etc. Baillargeon pose le problème ainsi: nous sommes victimes d'une «indigestion de nombres qui n'ont strictement aucun sens», et la solution est de «compter soigneusement avant de décider de les consommer». Il prend l'exemple d'un universitaire qui disait devant un auditoire d'intellectuels, il y a quelques années, que 2000 enfants américains mouraient chaque heure durant l'embargo américano-britannique sur l'Irak, qui a pris fin avec la chute de Saddam en 2003.

«Si 2000 enfants meurent chaque heure, vous ferez facilement le calcul, cela fait 17 520 000 enfants par an, et ce, depuis dix ans; et cela se passerait dans un pays qui compte 20 millions d'habitants», rétorque Baillargeon.

De gauche

Détrompez-vous cependant, l'homme est farouchement de gauche. Anarchiste, plus précisément, c'est-à-dire pour une société où le pouvoir n'aurait, en principe, pas sa place. «Les formes de pouvoir doivent se justifier, dit-il, sinon, il faut les combattre.» En ce sens, sa vision du monde est complètement opposée à celle d'Edward Bernays, cet Américain, neveu de Sigmund Freud, considéré comme le père des relations publiques et qui a été identifié comme l'un des personnages les plus influents du XX^e siècle par le magazine *Life*.

Présentement, Normand Baillargeon termine la rédaction d'une préface de l'ouvrage *Propaganda*, écrit par Bernays et en voie d'être réédité aux Éditions La Découverte en France. Bernays a lancé l'idée que des forces occultes et opaques doivent mobiliser, contrôler, orienter l'opinion publique, explique Baillargeon. «Il croit que 20 % de la population sait et peut décider pour les autres; les autres 80 % étant des imbéciles et des moutons», dit-il. C'est exactement le contraire de son pari à lui, cet espoir d'une société plus juste, basée sur l'intelligence des gens. Son petit cours d'autodéfense intellectuelle est donc une invitation à interroger l'ordre social jusqu'à ce que les réponses obtenues soient satisfaisantes pour l'esprit critique.

Mais il faut aussi se méfier de soi-même, et Baillargeon consacre un chapitre à la remise en question des perceptions individuelles, à travers la mémoire, par exemple. Enfin, s'il croit à la nécessité des médias, il propose, pour les lire, de tenir compte de leur taille et de leur appartenance, de leur dépendance à la publicité, de leur dépendance à certaines sources officielles, de leur anticomunisme de principe, et des critiques que les puissants ont à leur égard.

En fait, le travail de Normand Baillargeon se base d'abord sur une position philosophique. L'homme croit à une vérité extérieure qu'il faut tenter de cerner. «Je crois que le monde existe indépendamment des représentations que j'en ai.» Pour ce faire, la science est sa meilleure alliée. «Je suis un fervent amoureux de la science, dit-il. La science est le meilleur moyen que l'humanité ait trouvé pour connaître. On sait peu de choses, notre savoir est limité, et la science est un moyen limité de connaître, mais c'est le seul dont on dispose.» La science et un petit guide d'autodéfense intellectuelle, pour affronter la vie.

Le Devoir

LIVRES

Où était passé Charles



Louis Hamelin

Aux environs de l'an 2000, j'avais lu pour *Le Devoir* le recueil de nouvelles d'un débutant, habitant de Seattle, dans l'État de Washington. C'était l'époque où cette jumelle de Vancouver avait son tour au hit-parade des villes, où cette grosse bourgade jusque-là connue pour ses six mois de pluie par année, ses saumons et la compagnie Boeing se retrouvait enfin sur la carte du *lifestyle*. Tout à coup, c'était cool de quitter New York et Boston quand on était boho et mobile pour aller s'installer dans le Nord-Ouest, comme ça l'était de s'acheter une résidence secondaire à Aspen ou un ranch dans le Montana quand on nageait dans le fric de Malibu et de Santa Barbara. Le livre s'intitulait *Le Cap* et il m'avait ébloui.

Il arrive rarement qu'on se rappelle une écriture mieux que les histoires qu'elle nous raconte, spécialement quand on parle de nouvelles, et des États-Unis. Je me souviens d'un souffle qui brûlait la page et les images qu'elle charriait: carcasse de voiture calcinée au fond d'un ravin, forêt enveloppée d'un rideau de flammes au bord de l'océan, et cette auto-stoppeuse cancéreuse qui portait une perruque rousse. Aujourd'hui, on se souvient surtout de Seattle pour la chambrillante performance de son équipe de football lors de l'avant-dernier Superbowl, mais il m'est arrivé de me demander, au cours de ces sept années-là, ce que devenait Charles D'Ambrosio. La version originale de son livre datait de 1995. Depuis, Seattle est passée de mode, tandis que

le temps passait tout court. Impossible, me disais-je, qu'il n'y eût pas, en train d'être assemblé dans une quelconque usine éditoriale new-yorkaise, un gros roman prêt à nous assener la confirmation éclatante et définitive de la naissance d'un génie. 1) recueil de nouvelles encensé par la critique... 2) gros roman porté aux nues... C'est le parcours du combattant, non? Le plan de marketing obligé pour imposer une nouvelle voix. Mais où diable était Charlie?

Il y a deux manières de répondre à cette question. La première fait appel à une poignée de détails biographiques que l'auteur, bien loin de verser dans l'omniprésente peoplemanie actuelle, nous invite néanmoins à considérer, puisqu'il les revendique comme tels dans une série d'essais on ne peut plus personnels. La seconde est de prendre acte, après dix ans, de la publication d'un second recueil de nouvelles dont les textes les plus forts et les plus aboutis appellent la comparaison avec les plus grands, les stars du genre, dont un certain Raymond Carver, anciennement de Tacoma, État de Washington. Une question et deux réponses, donc. Et deux livres pour une critique.

J'ai commencé par les essais. Un genre qui ne pardonne pas. L'essai est, pour l'écrivain, l'équivalent d'un combat de boxe. Le mensonge y est impossible. L'esbroufe est permise, mais vous retombe habituellement sur le nez. Les trucs se voient. On y est seul avec ses idées, à débattre, à s'avancer, à danser, à connaître le prix d'une erreur. *J'ai commencé à écrire des essais pour The Stranger*, explique l'auteur en avant-propos, *à Seattle car personne d'autre ne voulait m'accorder cinq mille mots tout en s'engageant à ne pas déplacer une virgule — exactement le genre de marché qu'on peut négocier quand on est prêt à travailler pour trois fois rien.* Ça donne, d'entrée de jeu, la mesure du bonhomme, je trouve. Autrement dit, on ne risque pas de retrouver sa signature dans un magazine comme *L'Actualité*, où, m'a-t-on déjà expliqué, il y a «un ton *L'Actualité*, jeune homme...». O.K., tonton. Contournons: «Même si on me payait une misère, je jouissais

d'une liberté absolue, et à cette période de mon existence le droit de penser et d'écrire comme il me plaisait m'importait bien plus que l'argent. Je me sentais désespéré, je ne savais pas trop pourquoi, mais j'étais pratiquement certain que l'argent ne résoudrait pas le problème.» J'ai parlé d'une poignée de détails biographiques? En voici un: désespéré.

Le premier essai raconte au «je» les années de formation d'un jeune homme et futur écrivain dans une ville qui ne figure pas encore sur le mappemonde des métropoles in. Portrait de l'artiste en provincial. Les poses empruntées, le scribouillage dans les cafés, la conviction d'appartenir à une lointaine famille de l'esprit: Sartre, Camus, auteur mon frère. Et un jour, la révélation: «J'ai d'abord lu Raymond Carver, car en feuilletant son deuxième recueil de nouvelles dans une librairie j'avais reconnu un lieu familier — Wenatchee...» Important comme le diable, ça: cette reconnaissance territoriale. Le «possible-ici-aussi».

Poursuivant ma lecture, je suis de nouveau ébloui, aux anges quand D'Ambrosio, en moderne hybride de Flaubert et de H. D. Thoreau, se fait le brillant pourfendeur de la bêtise contemporaine, que ce soit en introduisant un peu d'intelligence et d'amour dans le procès jugé d'avance de cette professeure accusée d'avoir détourné du droit chemin un gamin d'une douzaine d'années (un Lolito, ça n'existe pas) ou en décortiquant l'effet CNN, le concept des maisons-modèles et la controverse soulevée par les activités baléniennes traditionnelles des Indiens Makah. Perspicace et érudit, D'Ambrosio pourrait en remonter au Barthes des *Mythologies*.

Ensuite, ça devient un peu plus lourd. Quand il nous ouvre ses archives familiales (frère schizophrène, père maboul sur les bords, autre frère suicidé, aucune mère en vue), on se dit: oh, oh. Même chose quand il part en camping et nous ouvre son havresac. Premier article sur la liste: «une quantité suffisante d'antidépresseurs». Bon. On commence à comprendre où était passé Charles toutes ces années. Mais pas très bien ce qu'il est allé faire dans cet orphelinat rus-

se, visite qui donne certes son titre à l'ouvrage, mais dont le but nous reste ultimement obscur. Ni l'intérêt de la pesante démonstration poétique qui clôt le livre avec toute la grâce d'une conférence-assommoir.

Les meilleurs textes, ici du moins, occupent les deux premiers tiers du bouquin. Dans le recueil de nouvelles, c'est le contraire: il faut survivre aux trois premières histoires pour commencer à s'amuser (une bien grosse commande, j'en conviens, s'agissant d'un univers hanté à ce point par la maladie mentale). J'insiste: à moins d'avoir consciemment manœuvré pour que le livre figure en bonne place parmi les chefs-d'œuvre de la littérature déprimiste des siècles passés et à venir, quelqu'un (l'auteur lui-même?) semble bel et bien avoir décidé que nous allions d'abord devoir nous accrocher et serrer les dents, par exemple devant cette ballerine qui éteint ses cigarettes sur ses mamelons, au risque de sauter quelques pages pour arriver plus vite à ces purs chefs-d'œuvre que sont les nouvelles intitulées *Le Musée des poissons morts* et *Le Jeu des cendres*.

La première a pour décor un misérable tournage de film porno. C'est dans la seconde que les poissons se cachent pour mourir. La fin de la route. Une voiture, une urne funéraire, une jeune squaw Makah qui fait du pouce. J'arrête ici. C'est trop beau.

Collaborateur du Devoir

ORPHELINS

Charles D'Ambrosio
Traduit de l'américain par France Camus-Pichon
Albin Michel
Paris, 2007, 228 pages

LE MUSÉE DES POISSONS MORTS

Charles D'Ambrosio
Traduit de l'américain par France Camus-Pichon
Albin Michel
Paris, 2007, 256 pages

SIMARD

SUITE DE LA PAGE E 1

L'enregistrement d'un spectacle est une sorte de parcours du combattant où il faut négocier avec tout le monde. *J'ai même quelques spectacles prêts à être vendus que je ne peux pas vendre parce que les droits demandés sont exorbitants*, dit-il. Ce serait le cas, par exemple, d'un spectacle de Paul Anka où des chansons des Beatles sont interprétées.

Dans le public, la vente des émissions de télé est vue comme une vache à lait pour Spectra. Alain Simard soutient toutefois que la vente des émissions du festival de jazz représente maintenant «à peine 1 à 2% du chiffre d'affaires de Spectra».

Avec le développement du DVD, n'y aurait-il pas ouverture d'un nouveau marché? Tout dépend de l'artiste, pourrait-on ajouter. «Un bon vendeur de disques de jazz, mettons Oliver Jones, ça peut représenter entre

7000 et 12 000 \$CAN», explique Simon Fauteux, de Fusion III, le plus important distributeur de jazz chez nous. Dans ce contexte, le DVD d'un spectacle «est vu comme un supplément», ajoute-t-il. Le DVD du dernier spectacle de Suzie Arioli s'est vendu à environ 5000 exemplaires, ajoute-t-il, mais ce serait exceptionnel. «Il faut dire qu'avec 30 000 à 35 000 CD, Suzie Arioli est vraiment une très grosse vendeuse», précise Simon Fauteux.

Chez Archambault rue Sainte-Catherine à Montréal, on trouve un nombre grandissant de DVD au rayon jazz. Spectacles récents mais également de fabuleux films d'archives, histoire d'admirer un Thelénios Monk en pleine action en 1966, par exemple. Les employés expliquent au Devoir que la matière audiovisuelle est de plus en plus riche pour les fans... mais ça reste un marché de fans, justement. Le marché général du DVD



ARCHIVES LE DEVOIR
Le DVD du dernier spectacle de Suzie Arioli s'est vendu à environ 5000 exemplaires

(cinéma, spectacles d'humour, émissions de télé) s'adresse davantage aux moins de 40 ans ou 50 ans, explique-t-on. Or le public fidèle du jazz est plutôt âgé de plus de 50 ans.

Pour Alain Simard, la solution consiste à monter de «très gros événements», dit-il, «des «blockbusters» qui peuvent assurer un rayonnement», des rencontres au sommet avec différents artistes, ou encore des anniversaires exceptionnels, dont la captation peut attirer les chaînes de télévision du monde. Le show du 25^e anniversaire du festival avec le Cirque du Soleil en est un exemple éloquent, mais c'est un exercice coûteux: le spectacle a coûté 2,3 millions, dit-il.

Il reste que, pour le festival, «il est crucial de continuer à diffuser et à vendre des émissions, parce que ça permet de maintenir notre image à l'étranger», dit-il. Quant au projet de nouveau site Web qui permettrait d'avoir accès à des documents audiovisuels, il s'inscrit dans les projets d'avenir du festival, qui rêve aussi de mettre en place sa «maison du jazz» pour son 30^e anniversaire.

Le Devoir

L E T T R E S F R A N C O P H O N E S

Mongo Beti et la liberté de penser

LISE GAUVIN

D'abord connu comme romancier, l'écrivain d'origine camerounaise Mongo Beti (1932-2001) n'a cessé, tout au long de sa vie, de militer pour la reconnaissance des droits de ses compatriotes africains et de dénoncer le néocolonialisme qui, au nom de la francophonie, a gardé en tutelle les pays de l'Afrique noire longtemps après leur indépendance. Mais il a payé cher une liberté de penser qui l'a forcé à l'exil et lui a causé divers sévices. L'ouvrage publié par les Editions Gallimard, qui couvre les années 1953 à 1993, est le premier d'une série de trois regroupant les principaux articles de ce militant.

De son vrai nom Alexandre Beyidi, Mongo Beti publie un premier roman, *Ville cruelle* (Présence africaine, 1954), sous le pseudonyme d'Eza Boto, en hommage à Ezra Pound, récit qui met en cause la violence coloniale. Deux ans plus tard, un nouveau roman, *Le Pauvre Christ de Bomba* (Robert Laffont, 1956), s'attaque à l'action des missionnaires au Cameroun. Après avoir passé son certificat d'aptitude au professorat (CAPES) en France, puis un diplôme d'études supérieures sur «l'image du Noir dans Bug-Jargal» de Victor Hugo, il devient professeur au lycée de Rouen en 1966, poste qu'il occupera durant douze ans. En 1972, un essai virulent, *Main basse sur le Cameroun*, dans lequel il s'en prend au pouvoir en place dans son pays, est immédiatement saisi après sa parution chez Maspero à Paris. Et l'auteur de se trouver ensuite dans un imbroglio juridique assez surréaliste puisqu'au moment de répondre à une invitation de l'Université de Halifax, il se rend compte que l'État français ne le considère plus comme l'un de ses ressortissants, bien qu'il ait séjourné en France depuis 1951 — alors que le Cameroun avait toujours le statut de colonie — et qu'il soit fonctionnaire de l'Éducation nationale. Au moment d'obtenir un renouvellement de son passeport, on lui demande plutôt de se rapporter au régime politique alors en exercice au Cameroun, celui-là même auquel il s'oppose dans ses écrits.

Un radical

Mongo Beti, qui se décrit comme «un radical noir francophone», aura ainsi passé toute sa vie à défendre les intérêts des siens et à exprimer son indignation face à une presse silencieuse devant les horreurs de ce qu'il désigne alors comme une «véritable république bananière où, à l'évidence, l'indépendance a laissé intacte la domination de la France». Ses premiers articles, publiés dans *Présence africaine*, annoncent déjà un ton et des prises de position qui vont à l'encontre des idées reçues. À Camera Laye, auteur de *L'Enfant noir*, il reproche une vision édulcorée de l'Afrique qui en laisse de côté les véritables enjeux. Toute publication n'est-elle pas jusqu'à un certain point orientée par les comités de lecture des maisons d'édition françaises dont l'attente est, de façon plus ou moins consciente, marquée par le désir de pittoresque? De la même façon, l'information, selon Beti, est faussée par les journaux français de droite qui sont diffusés largement en Afrique. Afin de faire entendre une parole vraiment libre, émanant de la communauté des intellectuels africains, il crée en 1978, avec son épouse, la revue *Peuples noirs-peuples africains*. Ce n'est qu'à la fin de 1991 qu'il peut retourner sans crainte s'établir dans son pays, où il fonde la

Librairie des peuples noirs, à Yaoundé.

L'exemple de Mongo Beti est celui d'un écrivain qui a su rester fidèle à ses engagements initiaux et dont les constats, en ce qui concerne la diffusion des œuvres, sont toujours d'actualité:

«Toute communauté qui ne s'est pas dotée d'institutions littéraires qui lui appartiennent en propre, qu'elle soit en mesure de contrôler à l'exclusion de tiers étrangers si bienveillants soient-ils, doit s'attendre à ce que ses écrivains se mettent d'une façon ou d'une autre au service d'organisations mieux pourvues, certes, mais en dernière analyse hostiles. Dans ce domaine-là comme dans les autres, il n'y a pas de miracle. [...] Sans appareil culturel indépendant, il n'y a pas de public autonome, ni de communauté littéraire souveraine.»

Qu'aurait-il pensé de cette consécration institutionnelle par les Editions Gallimard? On peut à tout le moins s'interroger sur la notion de «rebelle», qualificatif donné par l'éditeur faisant basculer dans la marge celui qui, tout au long de sa vie, s'est voulu un militant et le porte-parole de sa collectivité. Ou mieux encore, selon l'expression de Tierno Monemembo, un «Prométhée camerounais».

Collaboratrice du Devoir

LE REBELLE

Mongo Beti
Gallimard, coll. «Continents Noirs»
Paris, 2007, 404 pages

Dans la foulée du débat sur les accommodements raisonnables, la revue *Les Cahiers du 27 juin* propose dans son dernier numéro une réflexion sur:

LA RELIGION DANS L'ESPACE PUBLIC AU QUÉBEC

DOSSIER

La religion dans l'espace public au Québec

Textes de Caroline Allard, Rachida Azdov, David Mendelsohn, Micheline Milot, François-Nicolas Pelletier, Patrick Weil et Daniel Weinstein

ÉDITORIAL

Pourquoi nous ne nous sentons pas menacés par l'accommodement raisonnable

ÉCHANGE

La contre-culture, une force de changement social? Un dialogue entre Joseph Heath et Ken Goffman

DÉMARCHES ARTISTIQUES CONTEMPORAINES

La série *Wanted terrorists* de l'artiste Marc Séguin par Julie Lavigne

Photographie: Caroline Hayer/Agence Stock Photo

Les Cahiers du 27 juin est une revue indépendante et non partisane de réflexion éthique et politique. La revue traite de sujets touchants le vivre ensemble au Québec. Disponible maintenant en librairie.

les cahiers
DU 27 JUIN

POUR ABONNEMENT
ET INFORMATION
(514) 729-4933
ou 1-866-307-4933
cahiersdu27juin.org



Littérature • Art • Référence • Nouveauté

PLUS DE 10 000
BANDES DESSINÉES
EN LIBRAIRIE

angle de Maisonneuve Est et St-Hubert
sur le campus 514.288.4350
à deux pas de la Grande Bibliothèque

Hydro Québec

Présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL du 23 juin au 25 août 2007, Saint-Irénée, Charlevoix

Tous les concerts sont présentés à 20 h 30 à moins d'une mention spéciale.

DOMAINE Forget

4 JUILLET

MERCREDI, 4 JUILLET
Les Concerts Jazz Industrielle Alliance
HOLLY COLE
En première partie:
MICHAEL KAESHAMMER, piano



6 JUILLET

VENDREDI, 6 JUILLET
Les Solistes
LORENZO MICHELI, guitare
CASTELNUOVO-TEDESCO - GUSAIADULINA -
REBAY - GIULIANI
La venue de M. Lorenzo Micheli est possible grâce au soutien de l'Institut culturel d'Italie.



7 JUILLET

SAMEDI, 7 JUILLET
Le Domaine danse
[bjm danse]
LOUIS ROBITAILLE, direction artistique
PEDERNEIRAS - BARTON



Crédit photo: Nicole Rivelli

BRUNCHES-MUSIQUE

Tous les dimanches de l'été, de 11h à 14h

CASINO CHARLVOIX

1 JUILLET
DENIS LABRIE
accordéon
Au temps de la valse

8 JUILLET
CARMEN & DAVID TRIO
Chanson française à savoir jazz

INFORMATION ET RÉSERVATIONS: 1 888-DFORGET / www.domaineforget.com

Billetech

Québec

Partenaires

Canada

Partenaires

LIVRES

Tous des salauds!



Danielle Laurin

Deux petits romans, un seul livre. *Chroniques de Saint-Placide-de-Ramsay*. C'est cruel, drôle, déjanté. Normal, c'est signé François Barcelo. Ça se passe au Québec, dans un petit village. Et c'est publié en France. Normal.

Comme l'indique sur son site Internet l'ex-publicitaire, auteur d'une cinquantaine de livres en 25 ans: «Je deviens ainsi le premier Québécois publié dans la collection *Fayard noir*, dirigée par Patrick Raynal, après avoir été le premier Québécois accepté dans la *Série noire*, dirigée alors par le même Patrick Raynal.»

C'est *Cadavres*, en 1998, qui a donné le coup d'envoi. Les droits du livre ont, entre-temps, été vendus pour le cinéma. La sortie du film, réalisé par Erik Canuel et mettant en vedette Patrick Huard, est prévue pour 2008.

Ça aussi, on peut le lire sur le site de François Barcelo, un petit bijou en soi. Petit bijou de simplicité. Où les choses sont relatées, dites pour ce qu'elles sont, sans enflure. Normal.

La simplicité, c'est la qualité première de Barcelo. D'ailleurs, il n'y a pas longtemps, s'adressant aux jeunes écrivains en herbe, il écrivait: «Vous ne savez pas par quoi commencer? C'est facile. Il suffit de rechercher une qualité qui conduit à toutes les autres: la simplicité.»

D'accord. Dans le cas de Barcelo, on pourrait parler d'une fausse simplicité. Comme on pourrait parler de la fausse naïveté de ses héros. Comme on serait tenté de qualifier ses livres de faux polars.

Sa spécialité: l'abject, dans ce qu'il a de plus abject. Mais avec l'air de ne pas y toucher. C'est lancé par-dessus la jambe, on dirait. Comme s'il s'agissait de la plus banale normalité.

On l'imagine très bien en train de se taper sur les cuisses tandis qu'il écrit, François Barcelo, tellement il semble prendre plaisir à voir dégringoler ses héros. À faire en sorte qu'ils s'enlissent dans une toile d'araignée soigneusement tissée. Et d'en remettre, encore et encore. Jusqu'à l'asphyxie.

Et nous, nous, lecteurs, de rire avec lui, l'auteur. De rire jaune, oui, ça grince, c'est affreux, complètement

immoral, plus de bien, plus de mal, à quoi bon après tout, le monde est foutu. Satire sociale, bien sûr. O combien désespérante. Mais jouissive au possible dans le même temps.

Des salauds. Des êtres tordus, vicieux, menteurs. Des êtres immondes, sans scrupules. Qui n'hésitent devant rien pour parvenir à leurs fins. Viol, vols, meurtres, tout est possible, tout est permis. Jusqu'à ce que leur propre piège se referme sur eux.

Voilà les personnages qu'affectionne François Barcelo. Des personnages qui, en apparence bien sûr, ont l'air tout ce qu'il y a de plus normal, ordinaire. Qui pourraient être votre voisin, votre ami, votre mari, votre confesseur, pourquoi pas?

Prenez les deux narrateurs de *Pompes funèbres*, premier volet des *Chroniques de Saint-Placide-de-Ramsay*. Wilfrid, camionneur à la retraite porté sur le gin, a peut-être tué sa femme parapalégique. Il a failli violer sa fille en tout cas, mais, trop lâche, a fait faire le travail par son meilleur ami... tandis qu'il se branlait.

Son meilleur ami, c'est vite dit. C'est le seul qu'il ait jamais eu. Bertrand, il s'appelle. Un peu plus jeune. Très, très laid. Célibataire. Son métier: directeur de pompes funèbres. Homme à tout faire, en fait, puisqu'il est le seul employé de l'entreprise héritée de son père.

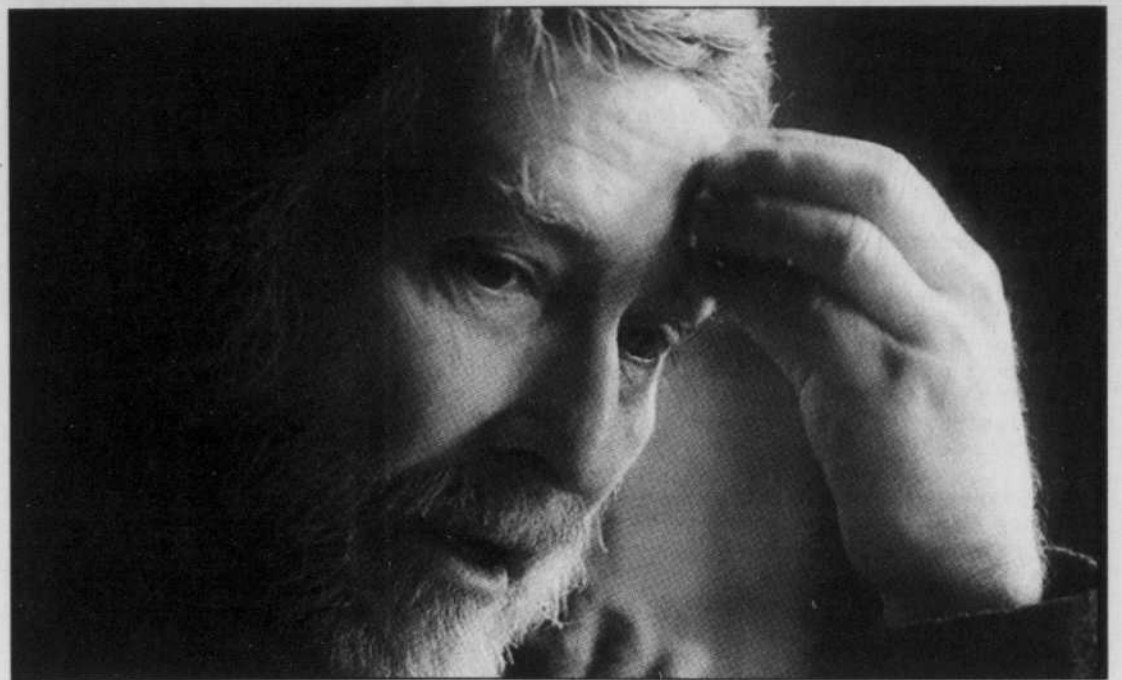
On est en 2003, aussi bien dire hier. Tout tourne autour d'une fausse mort. La fausse mort de Wilfrid... qui pourrait se révéler vraie. Tout est prétexte, au fond, à tracer le portrait de ce faux cul, ce faux jeton, Wilfrid. Et de celui qui s'avère être son faux ami, Bertrand.

Tout est prétexte à faire le portrait d'un village, aussi. Saint-Placide-de-Ramsay. Perdu au milieu de nulle part, de plus en plus désert, victime d'une «lente agonie». Un salon funéraire où les morts se font de plus en plus rares, une caisse populaire où on connaît tout le monde. Et un hôtel qui n'a plus de chambres. Voyez le décor.

Ça n'empêche pas la corruption des hommes politiques, la bêtise des policiers. Et la pédophilie des prêtres. Oh que non. D'ailleurs, la deuxième histoire du livre, *Fonds baptismaux*, met en scène un curé pervers qui, comme Wilfrid et Bertrand, a lui aussi gâché sa vie. Un blasé, quoi, qui n'a plus rien à perdre. Sur tout pas son âme.

Même décor, donc. Trois ans plus tard. Tiens, le curé en question habite le logement au-dessus du salon funéraire... Et il éprouve une aversion sans nom pour la directrice de la caisse populaire, même s'il ne déteste pas lorgner son corsage plantureux.

Reste que ce sont les petites filles qu'il préfère. Ce n'est pas pour rien, d'ailleurs, qu'il s'est fait expatrier loin de la grande ville, loin des rumeurs, des poursuites pos-



François Barcelo

sibles. Il en a encore pour deux ans à croupir là, dans ce village décrépi, en attendant sa retraite.

Sa seule espérance: trouver un jour une jolie femme, de préférence riche, puisqu'en plus il est fauché. Dettes de jeu. Il espère se marier, donc, et avoir des enfants. Un au moins, de préférence une fille: «je ne détesterais pas avoir enfin une fille à moi».

Voyez le genre de type. Inutile de gâcher votre plaisir en vous dévoilant l'intrigue. Sachez seulement que, par effets de dominos, notre vieux curé s'embourbera dans une affaire de meurtres qui révélera son vrai visage.

Sachez surtout que vous reformerez *Chroniques de Saint-Placide-de-Ramsay* en criant chapeau. Bon, il y a bien quelques longueurs. Ça s'étire un peu, ça tourne en rond, qu'on se dit. Qu'il en finisse, Barcelo, ce sadique, avec ses rebondissements qui se mordent la queue.

Et puis non, qu'on se dit, ça fait partie du charme, du style de l'auteur. Cette impression qu'il ne se passe rien, que ça tarde à avancer et que, lorsque ça y est, c'est tellement emberlificoté. Ce n'est justement pas dans l'ac-

tion que ça se passe, chez Barcelo. C'est dans le ton. C'est dans la dérision, le loufoque.

Est-ce qu'il y aura une suite à ces chroniques? se demande-t-on, finalement. Ces deux brefs romans, explique l'auteur, toujours sur son site, «constituent le premier tome d'une série». Mais une suite «que je ne suis même pas sûr de poursuivre un jour», ajoute-t-il.

Suspens. Faux suspens? Avec François Barcelo, allez savoir...

Collaboratrice du Devoir

1. *Zinc*, numéro 10, hiver 2007, Montréal.

CHRONIQUES DE SAINT-PLACIDE-DE-RAMSAY
François Barcelo
Fayard noir
Paris, 2007, 310 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Passions presque dévorantes

Gilles Archambault

Les écrits de Jean-Bertrand Pontalis consacrés à la psychanalyse sont connus. Cette activité professionnelle ne l'empêche pas d'être en même temps un écrivain de race. Les récits réunis sous le titre d'*Elles* en sont la preuve. Il s'agit de courts textes — moins de dix pages — qui évoquent, illustrent des figures de femmes. Souvenirs de lectures, images légérées par le cinéma, rappels de rencontres, comptes rendus d'aventures imaginées ou non, tout s'articule autour de la femme.

«Ma mère est présente dans tous mes livres. Parfois, je l'évoque directement, je la nomme; parfois, plus souvent, elle y apparaît sous la forme d'une fiction. Des livres dont elle n'a jamais lu une ligne et qui sans doute lui étaient destinés afin de la toucher, afin qu'elle entende la voix de son fils qui ne savait pas lui parler... Il y a donc dans ce petit livre en apparence si léger une gravité à peine suggérée qui vous retient jusqu'à la fin. Ici, rien de lourd, une discrétion, un humour, un parfum de nostalgie. Quant à *Pierre*, il vient à des intervalles réguliers, me consulter, sans motifs précis. Je crois que cela lui fait du bien de vérifier que nous vieillissons ensemble.»

La discrétion qui fait le charme des récits de Pontalis, on ne la retrouve pas dans les lettres qu'il nous échangeait Anaïs Nin et Henry Miller. Sous le titre de *Correspondance passionnée* nous est soumis un échange épistolaire entre les deux écrivains qui, à partir de 1932, trouveront moyen de tomber amoureux l'un de l'autre, de vivre une passion partagée puis d'évoluer petit à petit vers une amitié dans laquelle une tendresse émouvante trouva place. Le titre original, *A Literate Passion*, rend mieux compte du contenu du livre. S'il traite de passion charnelle dans ces lettres, il y est aussi beaucoup question de littérature.

Quand Anaïs Nin rencontre Henry Miller à Paris en 1931, elle est déjà mariée. Elle a 28 ans. Fille d'un compositeur et musicologue espagnol, elle vit avec son mari, ban-

quier. Hugh Parker Guiler est américain. Le couple réside en France. Miller est sans le sou et vit d'expédients. Anaïs tombera amoureuse de la seconde femme de Miller, June, et aura avec elle une aventure.

Si Anaïs Nin tient déjà son journal, elle n'a pas publié. Miller non plus ne s'est pas fait un nom en littérature. Les deux ne tardent pas à se reconnaître. Il s'agira pour les deux amants de ne pas chagriner l'époux. Jusqu'à la fin, Miller aura le souci de le ménager.

Une chose est évidente, il aime Anaïs. «Je suis heureux, Anaïs, je suis heureux de toi, pour toi, avec toi. Je ne veux plus de cet amour sombre, pleurnichard, gémissant.» Miller a soif de liberté, il rêve de voyages, de nouveaux horizons.

Les lettres d'Anaïs ont le même accent de vérité. Si elle ne tarde pas à faire reproche à Miller de ce qu'elle estime être de sa part une conception de l'amour trop exclusivement axée sur la recherche sexuelle, elle n'a pourtant rien d'un bas bleu. Elle accepte que son amant lui fasse des remarques sur la faiblesse de son écriture. «Je propose, lui écrit-il, de revoir le texte ensemble, page par page, peut-être, afin de l'enseigner un tout petit peu de maîtrise.»

Quand ils cessent de correspondre, c'est à cause de la diarisation. «Il y a un éloignement, non de mon côté, mais du sien», écrit Miller à son ami Wallace Fowlie en janvier 1944. La dernière lettre reproduite dans cette *Correspondance passionnée* est d'octobre 1953. L'un et l'autre des épistoliers ont alors atteint à la célébrité qu'ils recherchaient.

Collaborateur du Devoir

ELLES

J.-B. Pontalis
Gallimard
Paris, 2007, 198 pages

CORRESPONDANCE PASSIONNÉE

Anaïs Nin/Henry Miller
Stock
Paris, 2007, 618 pages

Mémoires du Montréal yiddish

CAROLINE MONTPETIT

Les Éditions du Noroît publient la traduction des mémoires du poète Sholem Shtern, sous le titre *Mémoires littéraires du Montréal Yiddish*. Ces mémoires littéraires ont été publiés en yiddish en 1982. Ils sont repris aujourd'hui dans cette traduction de l'anthropologue Pierre Ancil.

Les réflexions reprises par Shtern trouvent leur contexte principalement dans les années 30 et 40, époque à laquelle Montréal reçoit régulièrement des représentants de la gauche littéraire new-yorkaise, explique l'éditeur en quatrième de couverture.

La littérature yiddish, explique aussi Pierre Ancil en introduction, est «la seule littérature d'envergure écrite en langue non officielle que le Québec ait connue au XX^e siècle, et qui se soit fixée presque entièrement dans l'axe de la montréalité».

Cette description de Montréal est à la fois poétique et objective, poursuit Ancil. «Sous ce rapport les Juifs est-européens, qui ve-

naient à peine de mettre les pieds dans le port de Montréal lorsqu'ils se mirent à publier en yiddish, ont souvent fait mieux que leurs contemporains de langue française et anglaise, qui bénéficiaient pourtant d'une présence historique plus ancienne ainsi que de moyens institutionnels plus importants», écrit-il encore.

Reste que la créativité yiddish est «tombée en désuétude aux yeux des nouvelles générations juives ashkénazes nées au pays et assimilées aux langues courantes dans la vie canadienne».

Remontée dans le temps

C'est donc une remontée dans le temps que propose Pierre Ancil, et la possibilité d'emprunter les yeux de nouveaux immigrants pour regarder un univers familier.

«Avant tout, mon père appréciait l'immensité de son pays d'adoption, sa beauté naturelle, et surtout goûtait les possibilités d'avancement que le Canada lui avait offertes à lui et à tous les nouveaux immigrants», écrit David Shtern en préface de l'ouvrage.

Son affection pour Montréal transparaît dans tous ses romans et aussi dans ce recueil d'essais. Il aimait les différents quartiers, les édifices élevés du centre-ville, la

montagne au milieu de la ville, les jardins botaniques et les marchés à ciel ouvert.»

Le Devoir

ARCHAMBAULT PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: 19 au 25 juin 2007

QUEBECOR MEDIA

ROMAN

- 1 LES ENFANTS DE LA LIBERTÉ
Marc Lévy (Robert Laffont)
- 2 ENSEMBLE, C'EST TOUT
Anna Gravada (J'ai lu)
- 3 ZONE GRISE
Christine Brouillet (Boréal)
- 4 ECHO PARK
Michael Conely (Seuil)
- 5 LA DERNIÈRE SAISON T. 2: THOMAS
L. Tremblay-Dessalme (Guy St-Jean)
- 6 CETTE CHANSON QUE JE N'OUBLIERAI
Mary Higgins Clark (Albin Michel)
- 7 LA SORCIÈRE DE PORTOBELLO
Paulo Coelho (Flammarion)
- 8 LE BIEN DES MIENS
Janette Bertrand (Libre Expression)
- 9 MAINTenant QUE LE BONHEUR COÛTE CHER
Francine Ruel (Libre Expression)
- 10 LE SECRET DES FLEURS T. 1: LE DALIA
Nora Roberts (Flammarion)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 LE SECRET
Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- 2 AMES-TU LA VIE?
Georges Thurston (La Semaine)
- 3 TOUTE L'HISTOIRE DU MONDE DE...
J.-C. Barreau/G. Bigot (Libre de poche)
- 4 QUE LA FORCE D'ATTRACTION SORT...
Michèle Cyr (Transcontinental)
- 5 L'ART DE LA SIMPLICITÉ
Dominique Loraux (Marabout)
- 6 LE MEILLEUR DE SOI
Guy Clément (Éd. de l'Homme)
- 7 LA CLÉ DE LA MAÎTRISE
Charles F. Hanel (Dauphin Blanc)
- 8 MERVEILLES DU CARBONATE DE...
Marina Simoneau (Édimag)
- 9 QUE SAIT-ON VRAIMENT DE LA...
William Arntz (Ariane)
- 10 BARBECUE: TOUTES LES TECHNIQUES
Steven Reichlin (Éd. de l'Homme)

JEUNESSE

- 1 ASTÉRIX ET SES AMIS: HOMMAGE...
Collectif (Albert René)
- 2 L'ON-LINE T. 1: ET LE SECRET DE...
Suzanne Julien (Pierre Tisseyre)
- 3 LE JOURNAL D'ARÉLIE LAFLAMME T. 3
India Desjardins (Intouchables)
- 4 LÉONIS T. 6: LE ROYAUME D'ESA
Mario Francis (Intouchables)
- 5 MONDES DE MAGIE DU DIADÈME T. 7
John Peel (ADA)
- 6 ERAGON T. 2: L'AÏNE
Christopher Paolini (Bayard)
- 7 BOULE ET BILL T. 31: GRAINE DE...
Laurent Verron (Dargaud)
- 8 GARFIELD T. 44: UN AMOUR DE LAPIN
Jim Davis (Dargaud)
- 9 PAKKAL T. 7: LE SECRET DE TUZUMA
Maximo Rousey (Intouchables)
- 10 TÉA STILTON T. 2: LE MYSTÈRE DE
Téa Stilton (Albin Michel)

ANGLOPHONE

- 1 THE SECRET
Rhonda Byrne (Beyond Words)
- 2 BEACH ROAD
James Patterson (Warner Vision)
- 3 THE CHILDREN OF HURIN
J. R. R. Tolkien (Harper Collins)
- 4 HONEYMOON
J. Patterson/H. Roughan (Warner Books)
- 5 FALSE IMPRESSION
Jeffrey Archer (St-Martin's Press)
- 6 THE LAST TEMPLAR
Raymond Khoury (Signet)
- 7 A THOUSAND SPLENDID SUNS
Khaled Hosseini (Penguin Books)
- 8 THE ROAD
Cormac Mc Carthy (Vintage)
- 9 LISEY'S STORY
Stephen King (Hodder)
- 10 THE AMBLER WARNING
Robert Ludlum (St-Martin's Press)

DÉCOUVREZ

nos suggestions de

lectures d'été

14 juin au 11 juillet Demandez notre circulaire en magasin.

Depuis 1985, XYZ. La revue de la nouvelle offre à ses lecteurs des textes inédits de nouvelliers reconnus ou des plus prometteurs.

Abonnez-vous à XYZ. La revue de la nouvelle et recevez en prime (valeur 20 \$) Les yeux des autres (nouvelles) de Michèle Péroquin



1 AN / 4 NUMÉROS
INDIVIDU Canada 25 \$ Étranger 35 \$
INSTITUTION Canada 35 \$ Étranger 40 \$

2 ans / 8 numéros
INDIVIDU Canada 45 \$ Étranger 65 \$
INSTITUTION Canada 65 \$ Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros
INDIVIDU Canada 65 \$ Étranger 95 \$
INSTITUTION Canada 95 \$ Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises

N° 90 • Thème libre

Visitez notre site Internet: www.xyzedit.qc.ca/revue.php

Nom _____
Adresse _____
Ville _____
Code postal _____ Tél. _____
Courriel _____
Ci-joint Chèque Visa Mastercard
N° _____ Expire le _____
Signature _____ Date _____

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 514.525.21.70 • Télécopieur: 514.525.75.37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca/revue.php

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Petites proses d'un grand auteur

DAVID DORAIS

Gilles Hénault (1920-1996) a eu un parcours impressionnant. Journaliste, il a travaillé à CKAC, à Radio-Canada et au *Devoir*, où il a été directeur des pages culturelles de 1959 à 1961. Connaissable en art, il a dirigé le Musée d'art contemporain de Montréal et le département d'arts plastiques de l'UQAM. C'est surtout comme poète que l'auteur est connu: durant les années 1950 et 1960, il a participé à l'aventure de *L'Hexagone* et a, comme d'autres, chanté le pays. Cependant, ce ne sont pas des poèmes qui nous sont proposés dans *Graffiti et proses diverses*, plutôt des réflexions philosophiques, des contes humoristiques, voire des paraboles, textes divers qui embrassent cinquante ans, de 1939 à 1989.

On retrouve dans ces écrits certains thèmes chers au poète, notamment l'attachement à la culture amérindienne et au passé rural du Québec. Cette recherche des racines est bien illustrée dans le texte *D'Odanak à L'Avenir*, où l'auteur joue sur le sens symbolique de la réserve indienne et du petit village de la région de Drummondville. Il y dresse l'épopée de son grand-père: comment, véritable défricheur, celui-ci a pu fonder une famille et un domaine au tournant du XIXe siècle. Hénault mêle à son histoire familiale des informations historiques précises sur le découpage des comtés à l'époque et des descriptions vivantes des travaux et des jours du Québec d'antan, ponctués par les messes en latin et les palabres des politiciens, qui soulaient leurs électeurs au whisky blanc. Il se fait aussi nostalgique lorsqu'il décrit avec finesse le paysage de son enfance, «humanisé par les cerisiers, les lilas, les trèfles et l'avoine, par l'alignement des rangs de choux de Siam et des rigoles. Paysage plat où la vue porte au loin vers l'orée des petits bois et vers le clocher de l'église».

Malgré tout, Hénault est loin d'être passéiste et il sait poser un regard pénétrant sur sa société. Alors on a droit à des satires énergiques, au ton clair et mordant, où l'auteur utilise l'humour et le raisonnement par l'absurde. Cette veine est présente dès les textes de jeunesse, parus dans le journal *Le Jour* quand Hénault n'avait que 19 ans. Voici ce qu'il écrit peu après l'invasion de la Pologne: «La contrainte [...], de bons gossiers qui crient tous et toujours dans le même sens; tels sont les procédés qu'on emploie en Hitlerie pour abrutir le troupeau humain. Malgré tout, ironie suprême, on fera croire à l'Allemand qu'il est un homme supérieur, tout en lui affirmant qu'il n'a aucune espèce d'aptitude à juger quoi que ce soit».

La critique sociale est encore présente dans les années 1980 avec la série des «graffitis», en fait des aphorismes, dont il est vrai que certains seraient assez plaisants, griffonnés sur les murs de nos villes: «Dis-moi qui tu es, je te dirai qui tu es!», «Entends-tu la plainte des sentiers battus?» Malheureusement,



Gilles Hénault a participé à l'aventure de *L'Hexagone* dans les années 1950 et 1960.

les formules brèves sont souvent d'un niveau intellectuel navrant chez un auteur de cette trempe, et il n'est pas rare que le calembour tienne lieu de philosophie. On ne peut réprimer un embarras devant certaines affirmations: «*Mot d'ordre d'une super féministe: "Il faut toujours choisir le moindre mâle"*» ou «*Les poètes qui péent plus haut que le trou se déchirent l'anus*».

On regrettera que les textes de prose livrés ici le soient sans aucune présentation, sans ordre chronologique et parfois sans datation. Un appareil critique minimal aurait permis de mieux apprécier la portée de cet écrivain majeur.

Collaborateur du *Devoir*

GRAFFITI ET PROSES DIVERSES

Gilles Hénault
Sémaphore,
coll. «La vie courante»
Montréal, 2007, 159 pages

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le développement durable appliqué aux finances publiques



Louis Cornellier

«Le progrès, écrit l'essayiste François de Closets, c'est l'histoire de deux fées.» La première offre à l'humanité une invention favorable (la voiture, par exemple) et la seconde, «la vilaine Carabosse», nous en livre les inconvénients (la pollution). Dans *Une vie en plus. La longévité, pour quoi faire?* (Points, 2007), Closets se réjouit donc de l'augmentation de l'espérance de vie qu'on remarque en Occident, mais il nous prévient aussi des inconvénients qu'elle engendrera si nous ne modifions pas nos comportements sociaux.

Les retraités le seront plus longtemps, feront augmenter la facture des soins de santé publics et feront peser sur les jeunes générations un fardeau fiscal trop lourd. Sa solution? Encourager le report de l'âge de la retraite, l'activité économique au-delà de 60 ans, donc, et revaloriser le travail aux yeux de tous. Individuellement, les jeunes vieux n'ont pas intérêt à se mettre hors circuit et, collectivement, nous n'en avons plus les moyens, suggère Closets.

Les économistes et fiscalistes Luc Godbout, Pierre Fortin, Mathieu Arseneau et Suzie St-Cerny arrivent à la même conclusion en ce qui a trait au versant collectif de cet enjeu. Dans *Oser choisir maintenant*, ils se penchent sur le phénomène du vieillissement de la population et sur ses impacts sur les finances publiques. Plaidoyer en faveur «du développement durable appliqué aux finances publiques», leur étude propose «des pistes de solution pour protéger les services publics et assurer l'équité entre les générations». Forts en chiffres, ces universitaires font toutefois un réel effort de vulgarisation afin de permettre au profane de s'y retrouver.

Le Québec, constatent-ils, vieillit. Trois causes expliquent ce phénomène: la chute de la natalité, l'allongement de l'espérance de vie et un solde migratoire modeste. Conclusion: le nombre de travailleurs entre 15 et 64 ans diminuera et cela entraînera un ralentissement de la croissance économique. Les revenus de l'État en seront donc affectés, surtout que les dépenses de santé augmenteront. Quelques économies seront réalisées en matière de services de

garde et d'éducation et les programmes d'impôts reportés (REER, par exemple) finiront par rapporter à l'État puisque, avec le vieillissement, les prestations dépasseront les cotisations, mais cela restera insuffisant pour équilibrer le budget. D'importants déficits nous attendent donc, à moins de faire des compressions dans les services publics ou d'augmenter les impôts.

Le fiscaliste Marcel Mérette, dans une étude publiée en 2002 et citée dans *Oser choisir maintenant*, conteste ce scénario catastrophique. Selon lui, le vieillissement de la population va raréfier le travail, donc faire augmenter le salaire et l'incitation à mieux former les travailleurs, qui deviendront plus productifs. La pénurie relative de travailleurs fera aussi augmenter le taux d'activité, encouragera l'immigration et les changements technologiques. Les gains en matière d'impôts reportés contribueront aussi à atténuer l'effet du choc démographique sur les finances publiques.

Le quatuor d'économistes et de fiscalistes ne rejette pas ces hypothèses, mais il insiste pour dire qu'elles seront insuffisantes. Il présente un «scénario de référence» qui «permet de projeter le budget du Québec jusqu'en 2051». Ce scénario, que les auteurs qualifient d'optimiste, inclut des considérations prudentes sur le taux de croissance de la productivité, le taux d'emploi, l'inflation, la croissance économique, les dépenses et recettes budgétaires, de même que sur les régimes de retraite. Si rien n'est fait, si nous laissons les choses en l'état et que le scénario de référence se réalise (une éventualité contestée par l'économiste Louis Gill), les auteurs prévoient que des déficits primaires — attribuables aux dépenses courantes et non à des immobilisations — apparaîtront à partir de 2013 et s'amplifieront pas la suite (17 milliards en 2031 et 54 milliards en 2051). Dans ces conditions, que faire pour respecter l'objectif de l'équité intergénérationnelle?

Les auteurs présentent trois réactions possibles. L'option japonaise rejette l'alourdissement du fardeau fiscal et la réduction des services publics. Elle consiste à s'endetter, annuellement, d'un montant équivalent au déficit et à faire augmenter la dette totale. «Cette hypothèse», écrivent les auteurs, «ne peut être sérieusement envisagée. Elle conduirait le gouvernement du Québec tout droit à la faillite.»

L'option américaine consiste à réduire les services d'un montant équivalent au déficit sans modifier

le fardeau fiscal. Dans sa version myope, elle s'applique annuellement. Ainsi, en 2031, pour éponger le déficit prévu de 17 milliards, elle sabre les services publics de l'équivalent de ce montant. Dans sa version «clairvoyante», elle étale les compressions sur la durée du scénario. En gros, on commence à réduire les dépenses maintenant pour éviter le carnage plus tard. L'équité, de cette façon, se traduit par le partage de la privation. Les auteurs rejettent, avec raison, cette malheureuse option.

Ils plaident plutôt pour ce qu'ils appellent «l'option suédoise». Il s'agit de maintenir le niveau actuel des services publics jusqu'en 2051 et de compenser les déficits que ce maintien engendrera en augmentant les impôts d'une somme équivalente. Dans sa version myope, cette option augmente les impôts et taxes de la somme nécessaire annuellement (par exemple: quatre milliards en 2021 et 17 milliards en 2031). Dans sa version clairvoyante, celle que privilégient les auteurs, elle évalue le total du fardeau supplémentaire sur l'ensemble de la période (2007-2051), le divise par le nombre d'années concernées et applique le résultat de cette opération chaque année. Ainsi, les générations futures supporteront le même fardeau fiscal que les générations actuelles pour obtenir des services équivalents (payés en puisant à cette caisse des générations à partir de 2013). Combien ça coûte? Pour 2007, la hausse serait de 4,5 milliards, c'est-à-dire une augmentation des impôts et taxes de 8,7 %. Voici, juste pour faire image, un exemple concret, qui n'est pas retenu par les auteurs: une hausse de 4 % de la TVQ, maintenue par la suite.

Evidemment, si la natalité, l'immigration, le taux d'activité et les transferts fédéraux augmentent, si nous combattons plus efficacement les paradis fiscaux, l'effort sera moins important. Mieux tarifier certains services publics? C'est à analyser, mais avec prudence. Plus de financement privé en santé? A cette proposition des auteurs, toutefois, il faut opposer un non catégorique. L'équité intergénérationnelle est certes une cause noble. Cet ouvrage, en ce sens, fait œuvre utile. Le souci de la justice pour les vivants reste toutefois une cause tout aussi nécessaire, sinon plus.

Collaborateur du *Devoir*

OSER CHOISIR MAINTENANT

Luc Godbout, Pierre Fortin, Mathieu Arseneau et Suzie St-Cerny
Presses de l'Université Laval
Saint-Nicolas, 2007, 142 pages

Le magazine littéraire *Nuit blanche* publie un important dossier sur la littérature mexicaine

80 pages de lecture

En kiosque le 6 juillet



Des textes d'auteurs mexicains et québécois

« Une proposition sociale, culturelle, sur l'américanité, celle que le Québec partage avec ses colatins du Sud »

Des textes traduits tout spécialement pour *Nuit blanche*

Deux nouvelles inédites:

Cap sur l'Histoire, de Hernán Lara Zavala,

Un printemps torride, de Marco Aurelio Carballo.

Poésie: *Dix morts*, de Xavier Villaurrutia,

Île de lumière, de Silvia Pratt.

Mexicanas: femmes marquantes de la littérature mexicaine.

Plus de 50 photos d'auteurs contemporains

Une bibliographie de 250 titres en accès libre dans www.nuitblanche.com

Et nos rubriques habituelles.

Abonnez-vous à *Nuit blanche*

et obtenez l'accès gratuit au contenu intégral du site www.nuitblanche.com

1 an, 4 numéros pour 34,19 \$ taxes incluses

Abonnez-vous par la poste, par le site de *Nuit blanche* ou en téléphonant au magazine.

Nom: Prénom:

Adresse: Ville:

Code postal: Tél.:

Courriel:

Chèque à l'ordre de *Nuit blanche* Visa Master Card Facturez-moi

N° de la carte: Date d'expiration:

Envoyez ce coupon à *Nuit blanche*, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403, Québec (Québec), G1R 1R7
Tél.: (418) 692-1354 Télécop.: (418) 692-1355

FESTIVAL DES ARTS 2007

DE SAINT-SAUVEUR

DU 2 AU 11 AOÛT
AUGUST 2 TO AUGUST 11

LA DANSE !
MOMIX DE NEW YORK
Première canadienne de Lunar Sea

LES BALLETS JAZZ DE MONTRÉAL
(bmj_danse) avec RUBBERBANDANCE

MONTRÉAL DANSE
20 ans d'excellence!

ALBERTA BALLET
Carmen

...60 ÉVÉNEMENTS GRATUITS
Terrasses musicales
Spectacles de soirée sur la scène extérieure
Ciné danse

...60 FREE EVENTS
Music on the terraces
Evening shows on the outdoor stage
Ciné danse

LA MUSIQUE !
ALAIN LEFÈVRE

OLIVER JONES
NIKKI YANOFSKY

PURCELL ODES avec NANCY ARGENTA

BACH AND BEYOND!
avec KARINA GAUVIN
et JAMES KUDELKA

BILLETTS / TICKETS / INFO : TICKETPRO 1-866-908-9090 www.fass.ca

CULTURE

F I J M

Richard Bona : la planète comme pays

CAROLINE MONTPETIT

Il a joué avec les plus grands noms du jazz contemporain, et pourtant il n'a jamais trahi ses origines. Cette année, le chanteur et bassiste camerounais Richard Bona a carte blanche au Festival de jazz de Montréal. A partir du lundi 2 juillet, il sera à l'affiche du théâtre Jean-Duceppe, à la Place des Arts, avec une brochette d'invités de son choix.

D'abord, il partagera lundi la scène avec Mike Stern et Roy Hargrove, des «potes» de New York, où Richard Bona habite aujourd'hui.

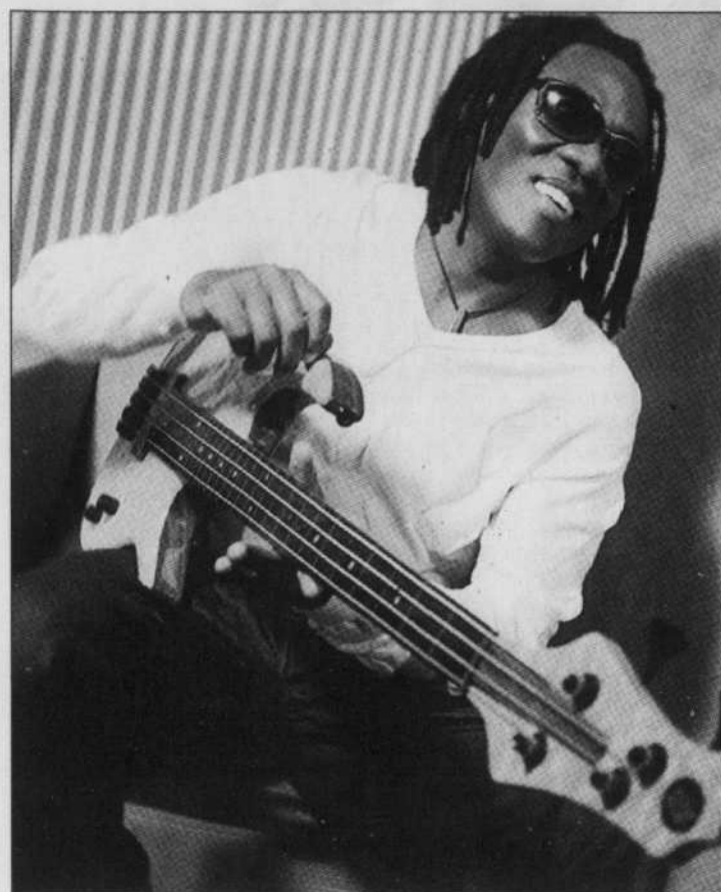
Il faut dire que l'homme a beaucoup bouclé, lui qui est né dans le petit village de Minta, au Cameroun, où il devait faire ses propres instruments pour jouer la musique qu'il adorait. Il dit même avoir construit une guitare avec des câbles de freins de bicyclette! Après avoir joué dans les bars de la ville de Douala, il a vécu en France, avant de s'établir à New York. Il a d'ailleurs déjà dit que la musique était aux États-Unis ce que la littérature et la gastronomie sont à la France... Ceci étant dit, sur son dernier disque, *Tiki*, le chanteur continue de chanter dans sa langue maternelle, le douala, même s'il s'amuse à mêler les influences orientales et même classiques.

Les invités

Mercredi, toujours dans la série Invitation, Richard Bona reçoit le Jaco Pastorius Big Band, un groupe qui reprend des pièces du défunt bassiste Jaco Pastorius. C'est d'ailleurs en écoutant Pastorius que Richard Bona a découvert la basse, cet instrument souvent sous-estimé. «J'ai voulu reproduire mes vieilles années» en invitant ce band, dit-il. Il faut dire que les soirées de la série Invitation invite à transcender les genres, en faisant une large place à l'improvisation.

Judi, les invitées de Bona sont deux femmes bassistes, Esperanza Spalding et Meshell Ndegeocello. «Je joue très souvent avec des hommes, dit-il, c'est aussi bon de partager avec la gent féminine.» Si les femmes jouent de la basse comme des hommes, leur sensibilité peut être différente, constate Bona. «C'est comme dans la vie», constate-t-il.

Vendredi, Bona propose une



IAN ABELA

Le chanteur et bassiste camerounais Richard Bona

soirée tout en douceur et en duos, qu'il partagera avec Lionel Loueke, Toumani Diabate et Russell Malone, trois musiciens qui manient aussi bien l'improvisation que la mélodie et l'harmonie, promet-il. «Cette soirée sera plus douce, je pense, à moins que quelqu'un ne décide d'allumer un feu», dit-il. Enfin, samedi, ses invités Gerald Toto et Lokua Kanza, avec qui Bona a déjà enregistré, devraient emplir le théâtre des rythmes de l'Afrique et des Caraïbes.

Il faut dire que Bona est un musicien tout à fait cosmopolite, en digne représentant de son époque. «C'est la personne que je suis aussi. J'ai beaucoup voyagé. J'ai accroché plusieurs cultures différentes, d'autres environnements, d'autres courants musicaux. On n'est plus seulement africain, on est citoyens du monde.»

Même la musique traditionnelle africaine, dit-il, était un mélange d'influences d'une autre époque.

Le Devoir

J A Z Z

Le TGD, le très grand groupe

SERGE TRUFFAUT

On ne le dira jamais assez... Non! C'est pas ça. On n'insistera jamais assez: le trio formé de Pierre Tanguay, Normand Guilbeault et Jean Derome est un grand groupe. Pas un grand trio ou quartet moins un, un très grand groupe. Pas un grand groupe montréalais, québécois, canadien ou nord-américain, mais bien un immense groupe du monde mondial. Point barre.

Cette semaine, dans le cadre du Off Festival de jazz de Montréal, le TGD a publié un DVD enregistré lors de l'édition antérieure de cet événement. C'est un bijou, un régal, si on aime le jazz évidemment. Plus précisément si on aime le jazz qui décape au quart de tour parce que décliné sur le mode de la passion. De la passion et de l'intégrité. On s'explique.

Tout d'abord, il faut évoquer le programme du spectacle. Il faut le souligner parce qu'il met en relief l'extraordinaire habileté du groupe à détailler, et non pas relire, les moindres beautés du jazz. Qu'on y songe: en guise d'introduction ils nous servent *Miss Ann* d'Eric Dolphy. Puis ils enchaînent avec *245* du même immense Dolphy, le saxophoniste qui adorait les pinsons. Et c'est pas une blague.

Ensuite? *Fleurite africaine* de Duke Ellington, *Étymologie* de Jean Derome, *A Bit Nervous* de Misha Mengelberg, *Jitterburg Waltz* de Richard Malby, *Baby* de Lennie Tristano et *Fluide* de Derome. Bref, un programme de rêve, sauf qu'on aurait adoré qu'il glisse entre deux morceaux une pièce de Roland Kirk, que les musiciens décomposent à souhait.

Leur jeu? Il est à hauteur d'homme. Et comme ils sont longs... Concrètement, empiriquement, comme au ras des pâquerettes, leur jeu a ceci de bien comme de bon que les trois musiciens ne font pas de la gestion de risque mais qu'ils le cultivent, le risquent. Résultat: ils ne captent pas, ils kidnappent plutôt notre attention. Et ça, c'est du grand art. Intitulé *Étymologie*, ce DVD a paru sur étiquette Ambiances magnétiques.

En rafales

■ Ça tombe bien, le saxophoniste Derome, le contre-

bassiste Normand Guilbeault et le batteur Pierre Tanguay se produiront au Lion d'Or le 2 juillet. Le lendemain, l'excellent quintet du trompettiste Kevin Dean occupera la scène. Puis ce sera le saxophoniste Dave Turner, le batteur Alvin Queen et enfin la chanteuse Raneé Lee. La série est une production de Justin Time/Enja en collaboration avec le FIJM. Le Upstairs est situé au 1254 de la rue Mackay.

Pour conclure sa huitième édition, le Off Festival de jazz a invité au Lion d'Or le quintet du pianiste Jean-François Groulx. Il sera accompagné de Yannick Rieu au saxophone, de Rich Brown à la basse et de Jim Hillman à la batterie. Après eux, le Follow Follow Sextet du guitariste Reiner Weins prendra le relais. Leur programme: la musique de Fela Kuti. Yes!

Actuellement, les manitous de la macroéconomie ont la mine de la perplexité. La raison? Ils se demandent où est l'inflation. On l'a trouvée. Le centre de gravité de ce malaise économique est situé à l'angle des rues Jeanne-Mance et Sainte-Catherine. De-que-que? Les prix que décernent le FIJM. Ça n'arrête pas. Le rythme insufflé à cette manie est tel qu'on est en mesure d'annoncer que, si la tendance se maintient, il y aura bientôt autant de prix que de musiciens. En incluant les morts.

Le Devoir



festival ORFORD

Un voyage à votre portée
du 22 juin au 12 août 2007

Plus de 40 concerts de musique classique et jazz

Ce soir

Les grandes retrouvailles

samedi 30 juin

Six passionnés se retrouvent à l'occasion d'un concert. Ils interprètent des œuvres de Beethoven, Franck, Gilière et Weber.

Une soirée où diversité et grands talents sont au rendez-vous!

<p>Anne Robert</p> <p>Anne Robert, violon Bertrand Robin, alto John Perry, piano</p>	<p>Charles-Étienne Marchand</p> <p>Charles-Étienne Marchand, violon Benoit Loiselle, violoncelle James Campbell, clarinette</p>
---	--

vendredi 6 juillet

Ce grand violoncelliste interprète des œuvres de Bach, Crum et Britten.

Tsuyochi Tsutsumi

samedi 7 juillet

Hommage au cinéma italien, avec l'Orchestre Leonardo da Vinci sous la direction de Paolo Bellomia

Paolo Bellomia

vendredi 13 juillet

Les Violons du Roy, sous la direction de Bernard Labadie, sont de retour au Centre d'arts Orford après 20 ans d'absence.

Un moment fort de l'été!

Bernard Labadie

Venez entendre les stagiaires de l'Académie à la salle Gilles-Lefebvre: Tous les dimanches à 11 h, les jeudis à 20 h et les mardis 3, 24 juillet et 7 août à 20 h. **Admission: 5\$**

Orford sur la route à l'Église St-Patrice, Magog

Mercredi 4 juillet à 20 h **Entrée libre**

Les concerts sont présentés à 20 h
Direction autoroute 10 est, sortie 118
Tél.: 819 843-3981 ou 1 800 567-6155
www.arts-orford.org

LE DEVOIR Québec

LA GRANDE FIESTA MUSICALE

SE POURSUIT PENDANT 9 JOURS!
PLUS DE 500 CONCERTS!

SEUN KUTI & EGYPT '80

Le légendaire groupe de Fela Kuti

GRATUIT CE MARDI à 21 H 30

en partenariat média avec

SCENE

Le grand événement GENERAL MOTORS

LA SOIRÉE AFROBEAT!

EN HOMMAGE À FELA

Un concert explosif réunissant 18 musiciens, chanteurs et danseurs sur scène

18h LES GRANDS CONCERTS

Un voyage arabisant aux accents de flamenco, de musique balkane et de cafés parisiens. Sublime!

Rencontre au sommet entre l'Europe et l'Amérique!

<p>ANOUAR BRAHEM</p> <p>LE VOYAGE DE SAHAR 1^{er} juillet</p>	<p>STRING QUARTET</p> <p>DIDIER LOCKWOOD BILLY COBHAM VICTOR BAILEY SYLVAIN LUC 2 juillet</p>
--	--

<p>KURT ELLING</p> <p>AVEC INVITÉS SPÉCIAUX SOPHIE MILMAN ET SES MUSICIENS 4 juillet</p>	<p>VIC VOGEL</p> <p>ET LE JAZZ BIG BAND AVEC MARTIN DESCHAMPS ET SES AMIS INVITÉ SPÉCIAL: BOB HARRISON BLUES BAND 7 juillet</p>
---	--

20h PLEINS FEUX

SALLE WILFRID-PELLETIER - PdA

PREMIÈRE PARTIE: NORTH MISSISSIPPI ALLSTARS **CE JEUDI!**

BÉLA FLECK & THE FLECKTONES

AVEC VICTOR WOOTEN, FUTURE MAN
JEFF COFFIN AVEC INVITÉ SPÉCIAL: HOWARD LEVY 5 juillet

<p>JAZZ DANS LA NUIT</p> <p>GESU, CENTRE DE CREATIVITE - 22 h 30</p>	<p>DAVID BINNEY QUARTET</p> <p>CE SOIR</p>
---	---

<p>JAZZ BEAT</p> <p>Canada Trust</p>	<p>STEFANO BOLLANI SOLO</p> <p>CE SOIR</p>
---	---

<p>ROY HAYNES QUARTET</p> <p>VALLELO MARTIN BEJERANO DAVID WONG 30 juin</p>	<p>FRANCOIS BOURASSA QUINTET</p> <p>DAVID BINNEY 1^{er} juillet</p>
--	--

BILLETTERIES CENTRALES DU FESTIVAL DE JAZZ DE MONTRÉAL
SPECTRUM DE MONTRÉAL
METROPOLIS

ACHAT DANS LES SALLES OU LES CONCERTS ONT LIEU
PLACE DES ARTS
114 102 1111 • 114 102 2111 • 114 102 3111 • 114 102 4111 • 114 102 5111 • 114 102 6111 • 114 102 7111 • 114 102 8111 • 114 102 9111 • 114 102 0111

INFO JAZZ Bell
871-1881 • 515-0515
montrealjazzfest.com

L'OFF FESTIVAL DE JAZZ

de Montréal

8^è ÉDITION

www.lofffestivaldejazz.com

<p>29 JUIN</p> <p>Carl Naud 17h Pub St Ciboire</p> <p>Joe Sullivan sextet 20h Lion d'Or</p> <p>André Leroux quartet 21h30 Lion d'Or</p> <p>Pierre Labbé et Marie-Hélène Parant 23h O Patro Vys</p>	<p>30 JUIN</p> <p>Anna Webber - No Phone 17h Pub St Ciboire</p> <p>New Dreams (FR) 20h O Patro Vys</p> <p>Sage Reynolds quartet 21h30 O Patro Vys</p> <p>OFF JAM 23h30 O Patro Vys</p>	<p>SOIRÉE DE CLÔTURE</p> <p>01 JUILLET</p> <p>Samuel Blais 17h Pub St Ciboire</p> <p>Jean-François Groulx quintet 20h Lion d'Or</p> <p>Follow Follow 21h30 Lion d'Or</p> <p style="text-align: center;">INFOS : 5 1 4 - 5 2 4 - 0 8 3 1</p>
---	---	--

DE VISU

L'invention d'un art

PHOTOGRAPHIES MODERNISTES

Musée des beaux-arts du Canada
À Ottawa, jusqu'au 26 août

RENÉ VIAU

A pour Atget. B pour Manuel Alvarez Bravo, Beaton, Brassai. C pour Cartier-Bresson... Ils sont venus. Ils sont tous là. Anthologie de la collection du Musée des beaux-arts du Canada. Le générique touffu de l'exposition comprend également pas mal de découvertes. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, les photographes feront leur miel de cette expérience où l'œil s'ouvre à une nouvelle sensibilité.

Une histoire en deux temps

La saga de la photo est une histoire en deux temps. La photographie au XIX^e siècle invente un nouveau regard. Cette vision dont on parlait au départ avec dédain conquiert par la suite ses lettres de noblesse. Et c'est ici que l'exposition démarre. À travers des images de près de 80 témoins modernistes, poètes, plasticiens ou reporters, on y assiste à l'invention d'un art. L'exposition mise sur pied par Ann Thomas suit avec délice cette évolution où la photo devient universellement reconnue.

Les pictorialistes tels Steichen ou

Stieglitz ne sont pas étrangers à la reconnaissance de la photo dite «artistique». Pour continuer d'être légitimés comme artistes, les photographes se rendent compte cependant qu'il leur faut réviser leur langage et s'inspirer des changements qui ont bouleversé les autres formes d'expression artistique. Très vite, ils renoncent aux contours doux et aux papiers texturés. L'effet atmosphérique de certains procédés, telle la gomme bichromatée, fait place aux contours nets et à l'éclairage uniforme du papier argentique. Le modernisme en photo, selon la thèse de l'expo, serait une réaction au pictorialisme et à ses images léchées. Les historiens de la photographie ont longtemps parlé de la dette de la photographie à l'égard de la peinture. Peu à peu, on assiste à un renversement. Véritable «galaxie Niepce», la photo va investir nos codes culturels, contaminant à son tour tous les aspects des arts visuels dont pourtant elle s'inspire.

Captant la vitrine d'un corsetier et les mannequins qui s'y alignent, Atget, en 1912, s'approche du monde du rêve. Avec ses poupées, Hans Bellmer poursuit le credo surréaliste. Frank Sommer associe, cabalistiques, les entrailles de viande et de volaille. Kertész introduit des distorsions dans l'univers du modèle. Comme ce dernier, Brassai fait déborder la figure humaine vers l'imaginaire. Moins connus, Hajek-Halke, Marta Hoep-

fer ou l'Américain Ralph Steiner poursuivent cette influence surréaliste. Deux pieds nus dans l'embrasement d'une porte, dans ce *Seuil* (1947) Manuel Alvarez Bravo conjugue mystère et mexicanité.

En Allemagne, le Bauhaus intègre la photo à son enseignement. Il en fait une discipline artistique à part entière. Dépassant les conventions de la figuration, même surréaliste, ses tenants proclament la spécificité des inventions plastiques quasi inépuisables qu'offre la photographie. Moholy-Nagy épouse une nouvelle technologie fondée sur la manipulation de la lumière. La photo prolonge des expériences spatiales ou plastiques abstraites. Avec cette «révolution dans l'œil» — titre d'une exposition que lui consacre cet été le Musée d'art moderne de la ville de Paris —, Rodchenko s'engouffre dans cette brèche. Kepes, Maurice Tabard, Bayer... le suivront. Man Ray, bien sûr, et Franz Roh poursuivent sur la voie du photogramme. Modernistes, ces photographes le sont parce que précisément ils se moquent des frontières entre les disciplines, entre l'abstrait et la figuration.

L'instant de vérité

Permutations, structures sérielles, vues en négatif, microphotographies... malgré tout cela la photo ne peut que rester en prise directe avec le monde extérieur. Le photomontage avec John



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA, OTTAWA / © ESTATE OF ILSE BING / AVEC L'AUTORISATION DE LA EDWYNN HOUK GALLERY, NEW YORK

Autoportrait aux miroirs, Paris, 1931, d'Ilse Bing

Heartfield et Klutis se fait politique. Berenice Abbott recrée l'impression de vertige devant les canyons urbains de New York. Reprise par Andreas Feininger, la figure du gratte-ciel marque l'art des années 30. Avions, hélices, cheminées d'usines... célébrant l'âge de la machine, Margaret Bourke-White enrichit le répertoire des sujets. Walker Evans s'attache aux voies ferrées et aux façades décrépies. Poètes d'une vision décalée, d'autres photographient des objets

que personne ne remarque. Aaron Siskind découvre des détails architecturaux inédits. Idem pour Paul Strand avec de rares tirages de la Gaspésie. Les objets usuels mal aimés enchantent Margaret Watkins ou Edward Weston. S'adonnant à la photo «volée à la vie» et moins axée sur la chambre noire, Cartier-Bresson, Leica en bandoulière, fait de la spontanéité sa devise. Kertész s'adonne aussi à ce que l'écrivain soviétique Ilya Ehrenbourg appelait «l'instant de vérité». Parti-

sans de la photo directe et adeptes du sujet social, inconditionnels du contenu, d'autres, telle Dorothea Lange, boudent «le beau tirage» et s'attachent aux exclus et aux victimes de la crise économique.

Sans privilégier une de ces approches ou un genre, l'exposition, décapante et au catalogue instructif, donne également à voir la photo de mode ou publicitaire. Toujours en noir et blanc bien entendu.

Collaborateur du Devoir

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

24 juillet - LES PAYSAGES DE RENOIR - COMPLET
Ce beau détour sera répété le samedi 25 août
Inscrivez-vous maintenant!

31 juillet - DE CRANACH À MONET à Québec

Du 2 au 13 octobre - ART - MUSIQUE - HISTOIRE
PRAGUE - BRATISLAVA - VIENNE

www.lesbeauxdétours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Musée canadien des civilisations

TRÉSORS DE LA CHINE

En exclusivité mondiale, une exposition qui présente une collection inestimable de trésors culturels dont la plupart n'ont jamais quitté la Chine. Découvrez la civilisation chinoise ancienne et moderne.

Cette exposition a été mise en œuvre grâce à une collaboration entre le Musée national de Chine (Beijing) et le Musée canadien des civilisations (Gatineau-Ottawa).

AIR CANADA
CBC Radio-Canada
OTTAWA CITIZEN

Musée canadien de la guerre



AFGHANISTAN CHRONIQUES D'UNE GUERRE

Une exposition saisissante sur la participation du Canada à la mission internationale de sécurité en Afghanistan.

Une exposition réalisée par le Musée canadien de la guerre mettant en vedette les images des journalistes Stephen Thorne et Garth Pritchard.

OTTAWA CITIZEN

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS
CANADIAN MUSEUM OF CIVILIZATION
100, rue Laurier, Gatineau (Québec)
www.civilisations.ca

1 800 555-5621

MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE
CANADIAN WAR MUSEUM
1, place Vimy, Ottawa (Ontario)
www.museedelaguerra.ca

Canada



21 JUIN - 23 SEPTEMBRE 2007

EMILY CARR

NOUVELLES PERSPECTIVES SUR
UNE LÉGENDE CANADIENNE

Organisée et mise en tournée par la Vancouver Art Gallery et le Musée des beaux-arts du Canada

Première exposition pan-canadienne consacrée à l'artiste depuis plus de trente ans. Elle réunit quelque 200 objets, peintures, dessins, aquarelles, caricatures, céramiques, sculptures, livres, photographies et documents éphémères. Cette présentation, jette un nouveau regard sur cette célèbre artiste excentrique et solitaire.

Une présentation de

Financière Sun Life

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
Pavillon Michal et Renata Hornstein
www.mbam.qc.ca

Renseignements : 514-285-2000, 1-800-899-MUSE

Vancouver Art Gallery

Musée des beaux-arts National Gallery of Canada

Emily Carr, Mota rotatives, Kitzeuko [détail], 1912, huile sur toile, Vancouver Art Gallery, Fonds des donateurs. Photo: Art Gallery of Ontario/Carlo Cazanazzi

Cinéma



SICKO (MALADE)
/ MICHAEL MOORE

14h30 - 17h00
19h25 - 21h45

Chômeurs de profession, truands d'occasion

LA RAISON DU PLUS FAIBLE

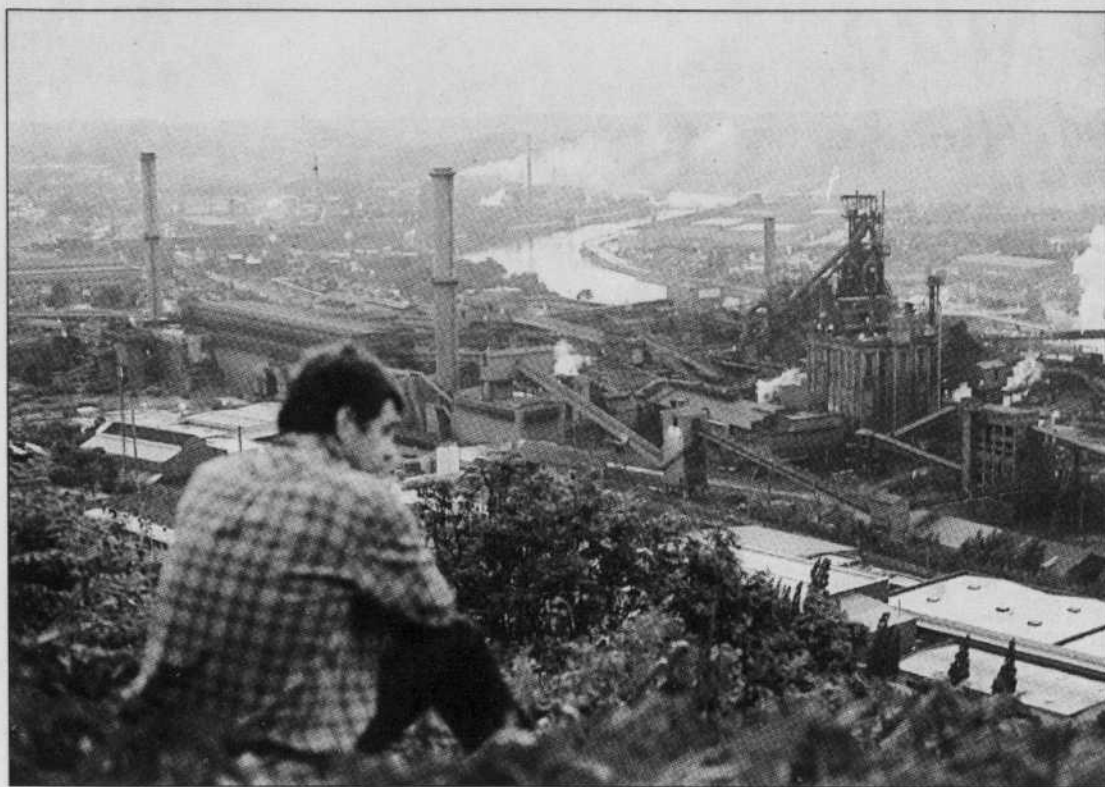
Réalisation et scénario: Lucas Belvaux. Avec Eric Caravaca, Natacha Régner, Lucas Belvaux, Gilbert Melki. Image: Pierre Milon. Montage: Ludo Troch. Musique: Ricardo Del Fra. Belgique-France, 2006, 116 min.

ANDRÉ LAVOIE

Le déclin industriel de Liège, en Belgique, c'est un peu celui de bien des villes jadis prospères et aujourd'hui massacrées par des multinationales dont les méthodes (une prise au hasard: la délocalisation) sont rarement pleines de compassion à l'égard des travailleurs. Sous l'œil des frères Dardenne, cette dérive, à la fois belge et universelle, finit par broyer lentement leurs personnages.

Ceux de Lucas Belvaux dans *La Raison du plus faible*, lui aussi un enfant du pays travaillant surtout en France (c'est à Grenoble que l'acteur-réalisateur tournait sa remarquable trilogie: *Cavale*, *Un couple épatant*, *Après la vie*), sont tout aussi misérables, mais leur condition n'exclut pas un brin d'humour, une once de folie. Et c'est cette légèreté qui distingue le cinéma de Belvaux, s'abreuvant à plusieurs sources, celle de la comédie et celle du polar, filmant Liège sous tous ses angles, à vol d'oiseau comme au ras des pâquerettes. Et le ton résolu politique, voire dénonciateur, s'accompagne d'une approche cinématographique foisonnante et inspirée; sous son regard, les HLM de la ville, figure récurrente dans le film, ressemblent à la fois à des grandes forteresses assiégées et à de petites fourmilières.

Dans l'une de ces tours, là où les ascenseurs fonctionnent quand bon leur semble, deux ouvriers réduits au chômage (remarquables Claude Semal et Patrick Semal), dont l'un cloué à un fauteuil roulant, forment le cœur d'une petite bande qui passe le temps à jouer



Le déclin industriel des villes en cette ère de mondialisation est au cœur du film de Lucas Belvaux, *La Raison du plus faible*.

aux cartes dans un café. Patrick (Eric Caravaca), un jeune père bardé de diplômes, réduit à voir son épouse (émouvante Natacha Régner) s'échiner tous les jours dans une blanchisserie, et Marc (Belvaux, une présence forte qui ne fléchit jamais), un ancien criminel aujourd'hui en liberté surveillée et travailleur de nuit dans une usine, complètement ce quatorze de déscurvés. Alors que l'épouse de Paul ne peut plus se rendre à son travail à mobylette, prolongeant ainsi le supplice de ce boulot aliénant, une simple blague devient un projet sérieux: un cambriolage, question de payer ce qu'un maigre salaire ou un chèque de l'Etat ne pourront jamais offrir. On tente de laisser Paul dans l'ignorance de ce projet, et Marc, qui connaît bien les dangers d'une telle entreprise, essaie

en vain de les dissuader de jouer les Robin des bois.

Ce n'est pas seulement pour la grande pertinence politique de son discours que *La Raison du plus faible* atteint sa cible. Lucas Belvaux fait de ses personnages des êtres de chair, sensibles et contradictoires, des héros du quotidien dont les ambitions, certes risibles, leur donnent une profonde humanité. Et bien que le cinéaste connaisse les règles du thriller, qu'il manie à la perfection dans la dernière partie du film, *La Raison du plus faible* propose plutôt un portrait nuancé d'une réalité complexe. C'est ainsi qu'il filme avec autant de soin la solitude de ces êtres marginalisés (et loin de jouer les marginaux) que leurs moments de franche camaraderie et de rigolade: des pauses enso-

leillées dans cet univers aux horizons bloqués.

De la bicyclette de Vittorio De Sica à la mobylette de Lucas Belvaux, il existe un troublant fil conducteur, celui d'une population pauvre et silencieuse laissée à elle-même, emprisonnée dans sa honte de l'inutilité sociale. Il y a une certaine part d'artifices purement cinématographiques dans la manière dont le cinéaste belge cherche à renverser l'ordre des choses, offrant des solutions trop expéditives et radicales pour être vraisemblables. Il n'en demeure pas moins que le spectacle offert par ces petits truands d'occasion est admirable: non pas d'ingéniosité mais de dignité et de courage.

Collaborateur du Devoir



Michael Moore dans *Sicko*

SOURCE ALLIANCE

Troublant diagnostic

SICKO

Réalisation et scénario: Michael Moore. Montage: Dan Sweitlik et Geoffrey Richman. Documentaire. 2 heures.

ODILE TREMBLAY

Le bon côté de Michael Moore, c'est qu'il choisit bien ses cibles, tire dessus avec un bazooka et produit énormément de dommages chez ses adversaires. Son fan club (immense) et la foule de ses détracteurs courent voir ses brûlots. Il compte l'efficacité, la hardiesse et la force de frappe au nombre de ses qualités. Le documentariste de *Fahrenheit 9/11*, palmé d'or à Cannes, oscarisé à Hollywood, mégastar et porte-étendard de la gauche américaine, les a mises à contribution dans son dernier film, *Sicko*, qui aborde le système de santé américain. Il s'est servi également de sa mauvaise foi, de ses techniques d'enquête douteuses, de ses montages à l'emporte-pièce, de tout ce qui le discrédite, même aux yeux de ceux qui approuvent ses thèses de départ. «Un grand cinéaste de fiction, ce Michael Moore», lançait avec ironie à Cannes un critique français. Oui, mais pas uniquement! Il cogne aussi sur les bons clous. Son cas n'est pas simple à diagnostiquer, puisque diagnostic, il y a.

Le système de santé américain est malade, dit et prouve le trublion dans *Sicko*. Faute d'un régime de protection public, les abus des laboratoires et des compagnies d'assurances sont énormes et scandaleux. Moore fait témoigner des victimes du système, pauvres diables qui ont été bernés, jamais dédommagés, et dont les proches sont parfois morts faute d'avoir reçu des soins adéquats pour lesquels ils avaient payé des cotisations durant toute leur vie. Certains gros bonnets de la «machine», révoltés, tempêtent aussi, démontrant que les compagnies s'enrichissent en semant des embûches sournoises sur le parcours du malade.

Juste cause, oui, oui, oui. Le système de santé américain, aux mains d'intérêts privés, sert vraiment mal ceux des patients.

Sauf qu'aucune voix n'est convenue pour contredire la thèse de Moore. Jamais. A aucun moment. Quant aux glandes lacrymales des patients, elles sont des fontaines qui inondent la pellicule. Dieu qu'ils pleurent!

Les parties les plus irritantes de ce documentaire sont les déambulations de Moore hors des États-Unis en quête de systèmes de santé efficaces. Son périple l'entraîne au Canada (où il assure que les patients n'attendent pas plus que vingt minutes aux urgences de nos hôpitaux!), mais aussi en Grande-Bretagne, en France et à Cuba. La Fran-

ce est décrite comme un Eden. Elle a vraiment un bon système, mais Moore sème toujours le sourire chez les citoyens des pays visés. Sans doute mise-t-il chez lui sur la méconnaissance d'un grand nombre d'Américains quant aux modes de vie étrangers. Suffit en somme d'être Canadien, Français, Britannique ou Cubain pour crier à la supercherie. Il manipule l'information à sa guise.

La partie cubaine est particulièrement malhonnête. Sous couvert d'aller vérifier si les prisonniers de Guantánamo sont mieux soignés que certains secouristes du World Trade Center abandonnés à leur sort, il entraîne des patients américains se faire soigner à Cuba. Reçus dans les meilleurs hôpitaux, traités aux petits oignons, les malades recouvrent la santé à La Havane. Ceux qui connaissent un peu Cuba savent bien qu'il existe là-bas d'excellents médecins mais que les médicaments et les appareils y manquent cruellement. La terre promise a bien des problèmes... à commencer par le salaire des médecins cubains.

Mais à bas les nuances! Autre profond sujet d'exaspération: ce «cadeau» qu'offre Michael Moore à son plus féroce détracteur sur blogue, qui manque d'argent pour faire soigner son épouse. Le documentariste lui signe un gros chèque, en restant anonyme, s'attendrit un moment sur sa grande âme... Tout en révélant le pot aux roses dans le film. Ce chèque était une vengeance déguisée en bonne action, mais le documentariste demeure drapé dans la vertu...

Il est possible que *Sicko* réussisse à ébranler la mécanique du système de santé américain (et ce serait tant mieux). Mais ne pas contester les méthodes douteuses du documentariste à gros sabots serait faire preuve d'une naïveté sans nom.

Le Devoir

Les petites vagues du Rhode Island

EVENING (V.F. : CRÉPUSCULE)

Réalisation: Lajos Koltai. Scénario: Michael Cunningham et Susan Minot, d'après son roman. Avec Claire Danes, Toni Collette, Vanessa Redgrave, Patrick Wilson. Image: Gyula Pados. Montage: Alyson C. Johnson. Musique: Jan A. P. Kaczmarek. États-Unis, 2007, 122 min.

ANDRÉ LAVOIE

Evening porte moins la signature d'un cinéaste accompli que celle d'un directeur photo talentueux venu de Hongrie et installé à Hollywood depuis maintenant deux décennies. Après un premier film tourné dans son pays d'origine, *Fateless*, une imposante production sur l'Holocauste vu à travers les yeux d'un garçon, Lajos Koltai signe son premier film américain. Sur papier, cela ressemble à la chronique d'une réussite annoncée, avec la présence de l'écrivain et scénariste Michael Cunningham (*The Hours*) et, surtout, une distribution de rêve composée d'actrices fabuleuses dont certaines partagent l'écran avec leur fille (Vanessa Redgrave et Natasha Richardson); Meryl Streep et Mamie Gummer). Malheureusement, ce luxe apparaît souvent comme un scandaleux gaspillage de talents, toutes générations confondues.

Même si Cunningham adapte le roman de Susan Milot, dont la présence comme coscénariste n'est sûrement pas étrangère à la lourdeur du ton, on y retrouve ses thèmes de prédilection: le passage parfois dévastateur du temps, ainsi que la douloureuse émancipation de femmes remarquables aux côtés d'hommes inquiets, tourmentés, voire sans envergure. Nettement moins réussi et beaucoup plus anecdotique que *The Hours*, une superbe réalisation de Stephen Daldry, *Evening* tente toutefois d'en reproduire le climat mélancolique. Lajos Koltai s'étant laissé séduire par les beautés de la plaine côtière du Rhode Island et les intérieurs soignés de deux grandes maisons gorgées.

Dans l'une d'elles, Ann (Vanes-



Meryl Streep et Vanessa Redgrave dans *Evening*, de Lajos Koltai

SOURCE ALLIANCE

sa Redgrave) vit ses derniers moments aux côtés de ses deux filles, Nina (Toni Collette) et Constance (Natasha Richardson), et d'une infirmière dévouée (Aileen Atkins). Elle évoque souvent un certain Harris, un nom que l'on croit inventé par sa conscience troublée. Il s'agit en fait de son premier amour, doublé de sa première erreur: deux choses qu'elle n'a jamais pu oublier. C'est lors du mariage de Lila (Mamie Gummer), sa meilleure amie, 50 ans plus tôt, que sa rencontre avec Harris (Patrick Wilson) va tout bousculer. Car à cette époque, la jeune Ann (Claire Danes), courtisée

par le frère de Lila (Hugh Dancy) et bouleversée de voir son amie épouser un homme qu'elle n'aime pas, va vivre auprès de Harris la nuit la plus déterminante de son existence.

Même sur son lit de mort, ces moments continuent à la fois de l'émouvoir et de la ronger de culpabilité.

Sur *Evening* flotte une légère «ambiance de chef-d'œuvre», celle où l'on prend soin de placer des acteurs de renom devant des décors magnifiques en les invitant à livrer des réflexions profondes sur le temps qui passe ou le sens de la vie. Cette stratégie peut sembler séduisante, mais le

film finit par crouler sous le poids d'une mécanique narrative rigide (de constants allers-retours entre passé et présent qui s'arriment sans fluidité) et de scènes oniriques d'une gaucherie digne d'apprentis cinéastes.

Avec ses airs «tchékhoviens» — autour d'une grande maison de campagne des personnages désabusés ruminent leurs échecs amoureux et leurs rêves de gloire ou les noient dans l'alcool — et son délicat parfum féministe à la Virginia Woolf, *Evening* se présente surtout comme un bel objet cinématographique. Plus décoratif que nécessaire.

Collaborateur du Devoir

VIOLAINE GAUDREAU
PROCÉDÉS D'HUMEURS

Dernière journée

WWW. GALERIESIMONBLAIS.COM

Lucy Blanchette
Du 6 juin au 15 juillet

«Monument de souvenir : l'Hymne des carillons continue»
(Des églises de Montréal) Bas-reliefs en aluminium de récupération
Œuvres uniques

GALERIE BERNARD
3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-19h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Lisette Model
Organisée et mise en tournée par le Musée des beaux-arts du Canada
20 mai - 6 août

Eric Simon
Portraits séquentiels
20 mai - 2 septembre

Marie-Claude Pratte
H.A.C.
(histoire de l'artiste contemporain)
13 mai - 2 septembre

Eadweard Muybridge
L'entraînement du photographe
20 mai - 2 septembre

145, rue Wilfrid-Corbeil
Joliette (Québec) CANADA
(450) 756-0311
www.musee.joliette.org

Sept. à juin : mercr. au dim. 12 h à 17 h
Juill. et août : mardi au dim. 11 h à 17 h

Musée des beaux-arts National Gallery of Canada

ARCHAMBAULT PALMARÉS DVD

Résultats des ventes : Du 19 au 25 juin 2007

FILM/ TÉLÉSÉRIE

- 1 DIE HARD TRILOGY
- 2 BRIDGE TO TERABITHIA
- 3 PASSE-PARTOUT Coffret 2
- 4 LES FOUS DU STADE
- 5 TOUPIE ET BINOU Il était une fois
- 6 GHOST RIDER
- 7 CASINO ROYALE
- 8 24 Complete Season 5
- 9 PRISON BREAK Complete Season 1
- 10 MISS POTTER

VARIÉTÉS

- 1 CLAUDE MERCIER Le troisième spectacle
- 2 NOS VOISINS DIANTSU
- 3 MARCEL LEBOUF Le chemin de Compostelle
- 4 BON JOVI The Crush Tour
- 5 ROGER WATERS The Wall: Live In Berlin
- 6 THE POLICE Synchronicity Concert
- 7 JESSE COOK / One Night at the Metropolis: Montreal
- 8 LES COUSINS DU VRAI MONDE
- 9 LOUIS-JOSÉ HOUDE À l'Olympia... de Montréal
- 10 NATHALIE LAMBERT Cardo Latino

Cinéma

Alain Desrochers aux commandes de Nitro

Son film, une des grosses productions commerciales du début de l'été, prend d'assaut les écrans du Québec

ODILE TREMBLAY

Alain Desrochers avait réalisé en 2000 un premier long métrage assez délicieux, *La Bouteille*, fort bien accueilli par la critique, mais boudé par les spectateurs. Les Québécois n'étaient pas encore réconciliés avec leur septième art, à l'exception des *Boys*. «*La Bouteille a souffert de l'époque qui l'a engendré.*» L'expérience l'a laissé sur sa faim. Pas question de gonfler les rangs des artistes faméliques. Sa décision était prise: «*J'avais envie de faire un film qui soit vu par des gens.*» Entendez par un tas de gens...

Une dénonciation

À la fin des années 90, quand commença à germer le projet de *Nitro*, les films d'action manquaient dans le paysage québécois. «*J'avais le goût de faire un film d'action qui démenage à 400 milles à l'heure, dit-il, un film où les gars emmèneraient leurs blondes.*» Un tas de cascades automobiles étaient au programme, ainsi qu'une histoire d'amour, de dévouement, afin de plaire aux spectateurs des deux sexes.

L'intrigue de *Nitro* est celle d'un homme au passé agité (Guillaume Lemay-Thivierge) qui renoue avec le milieu interlope et une ancienne flamme (Lucie Laurier) pour trouver un cœur (en employant la manière forte) à greffer à son épouse affligée d'une malformation cardiaque.

Nitro commence par des courses d'autos clandestines aux parieurs. Alain Desrochers avoue avoir tiré son inspiration des courses automobiles dans *Rebel Without a Cause* (*La Fureur de vivre*, 1956) de Nicholas Ray, avec James Dean et Nathalie Wood. Mais aussi dans *Vanishing Point* de Richard C. Sarafian (1970). «*J'ai également été inspiré par Les*

Choses de la vie de Claude Sautet [1970], avec Michel Piccoli et Romy Schneider.»

«*Lucie Laurier, ça faisait cinq ans que je désirais tourner avec elle. Elle est si sexy. Je voulais développer aussi son côté "one of the boys", en m'éloignant de ses zones fragiles. Elle joue une "tough", mais la vraie rédemption du film passera quand même par elle.*»

Pour Guillaume Lemay-Thivierge, qui fut le monsieur Émile enfant du *Matou* avant d'enchaîner surtout des séries télé, les distributeurs n'approuvaient pas au début le choix d'Alain Desrochers, cherchant plutôt une grosse vedette masculine consacrée.

«*Puis, j'avais imaginé un héros de dix ans plus âgé [Guillaume a trente ans], mais on a abaissé l'âge général et l'intrigue y gagnait. Il a été merveilleux, insistant pour exécuter la moitié de ses cascades.*»

Alain Desrochers avait le goût de dénoncer par la bande les ratés du système de santé. Sauf que Denys Arcand préparait alors le scénario des *Invasions barbares*, sur un thème similaire...

«*Avec mon scénariste Benoît Guichard, on a pris un temps d'arrêt, explique le cinéaste, histoire de découvrir de quoi parlait vraiment le film d'Arcand. On a alors un peu changé le cap de Nitro, qui aurait été probablement plus critique à l'égard des hôpitaux sans Les Invasions barbares. Notre film demeure toutefois une dénonciation du système hospitalier: les gens qui attendent huit ans pour avoir un rein, les médecins étrangers dont la compétence et les études ne sont pas reconnues chez nous. Le gros problème au Québec ne réside pas dans le manque de donneurs d'organes, mais dans les fonds insuffisants pour payer les médecins qui doivent prélever ces organes-là.*»

Alain Desrochers et son scénariste se sont documentés auprès de spécialistes du domaine de la santé. «*Tout ce qui est dit sur les lacunes du système est vrai.*»

Au début de l'écriture du scénario, le milieu du crime organisé était dominé par les Hells Angels. «*Mais après les arrestations massives dans leurs rangs, on a créé davantage un "agglomérat" de crime organisé, avec des gens venus de partout. Le portrait de groupe ne prétend pas vraiment refléter la réalité, d'ailleurs. Le spectateur embarque ou n'embarque pas...*»

«*Avec Nitro, je voulais explorer les hasards de la vie, mais aussi les clichés. J'adore les clichés, pour tout dire. Ils sont remplis de vérité.*»

Au chapitre des clichés, l'ancienne amante et la nouvelle épouse du héros sont aux antipodes: d'un côté, la diabolique Morgane (Lucie Laurier); de l'autre, l'ange Alice (Myriam Tallard, une figure nouvelle, venue de la danse). «*Même dans le traitement visuel, elles sont abordées différemment. Avec Alice, tout est blanc, immaculé; avec Morgane, c'est le noir qui domine.*»

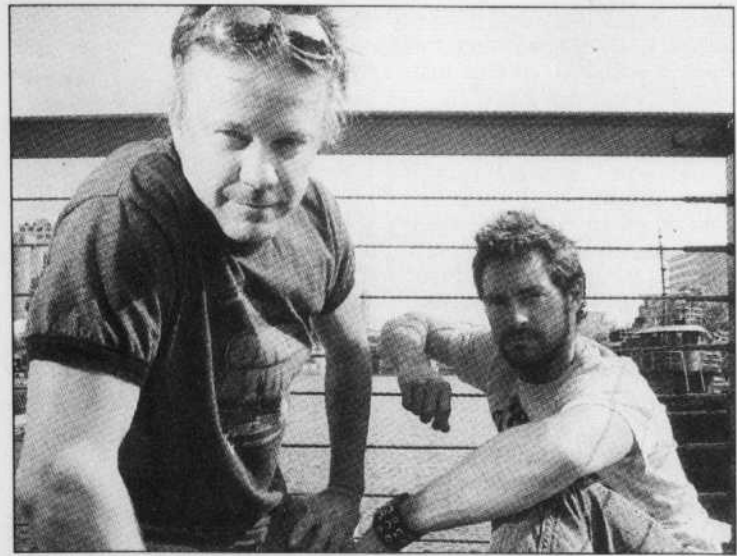
Le budget de *Nitro* est important pour le Québec (7,2 millions de dollars). «*Ce sont les cascades, les autos, qui coûtent cher. Pour l'accident final, j'avais besoin de cinq véhicules identiques. On retrouvait 125 techniciens sur l'équipe de tournage pour le T-Rex qui passe par-dessus la fourgonnette.*»

Alain Desrochers se dit fier d'avoir réalisé un film d'action plein de bandits mais sans aucun coup de feu ni la moindre explosion. Il y a quand même une mort atroce, particulièrement tirée par les cheveux...

«*J'ai mis des choses qui n'avaient pas de bon sens, il est vrai...*»

Alain Desrochers se plaît à changer de style. Il avait fait en 1996 le désopilant moyen métrage *L'Oreille de Joé*, et aussi des courts métrages, les bandes annonces du Festival de Rouyn-Noranda et des séries télévisées, dont la première saison des *Bougons*. Son prochain film, *Gerry*, remontera le cours de la vie du chanteur Gerry Boulet, sur un scénario de Nathalie Petrowski. «*Et ce sera totalement réaliste: un autre univers...*»

Le Devoir



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le réalisateur Alain Desrochers en compagnie de Guillaume Lemay-Thivierge, qui tient le rôle principal dans *Nitro*.

www.cinemaduparc.com

Un film à la croisée du sport, de la performance, du cinéma, de la peinture, du document et de l'installation conceptuelle.

Les Inrocks

Tous les jours à 17h15 et 19h20

de Michael Moore **SICKO** 16h45, 19h00, 21h15 • sam. dim. et lun.: 14h15, 16h45, 19h00, 21h15

RED ROAD «À voir absolument» (avec s.-t. anglais) tous les soirs à 19h15

MANUFACTURING DISSENT sur Michael Moore, tous les jours à 17h00

Festival WOODY ALLEN ET JAZZ tous les soirs à 19h30 et 21h30

THE LIVES OF OTHERS sam. dim. et lun. à 14h30 deux salles: avec s.-t. fr. et s.-t. ang.

sam. **AZUMI** à 23h30

dim. **TURKISH STAR WARS** à 23h45

VISITEZ NOTRE SITE WEB: HORAIRES, TEXTES, PHOTOS, POLITIQUES DE PRIX

3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT

CINÉMA DU PARC 3575 Du Parc 514-261-1900

RIDM

Les Rencontres internationales du documentaire de Montréal présentent

DOCVILLE

AU CINÉMA DU PARC

Une nouvelle série de projections dédiée au meilleur du cinéma documentaire!

PAUL DANS SA VIE

Judi le 5 juillet, 19h et 21h

«Tu dois nous trouver ben folklorique, mais moi je ne suis pas dans le folklore, chu dans ma vie.»

Ainsi parle Paul, cultivateur de son métier, bedeau et vieux garçon septuagénaire.

Le film, qui obtient actuellement un important succès en France, trace avec vérité et émotion le portrait d'un paysan normand à l'ancienne.

Mention spéciale dans la catégorie *Caméra stylo* aux RIDM 2006

Coût: 10\$ régulier, 7\$ étudiant et âge d'or

Pour plus d'information: www.cinemaduparc.com

Pour plus d'information sur DOCVILLE: www.ridm.qc.ca



SOURCE ALLIANCE VIVAFILM

Lucie Laurier et Guillaume Lemay-Thivierge dans *Nitro*, une escapade sans queue ni tête dépassant les limites du bon goût bien plus que de vitesse.

Panne d'essence

NITRO

Réalisation: Alain Desrochers. Scénario: Benoît Guichard. Avec Guillaume Lemay-Thivierge, Lucie Laurier, Martin Matte, Raymond Bouchard. Image: Bruce Chun. Montage: Eric Drouin. Musique: FM Le Sieur. Québec, 2007, 107 min.

ANDRÉ LAVOIE

En période estivale, le cinéma québécois se fait de plus en plus machiste et arbore, comme un drapeau du Québec pendant les fêtes de la Saint-Jean, un nationalisme de façade: imitons les recettes de la série B dans une langue française qui n'obtiendrait guère la mention A. Après *Bon cop, bad cop*, pas question de baisser le niveau des décibels, ou d'élever le quotient intellectuel de nos nouveaux héros, virils et besogneux. C'est du moins la commande livrée par Alain Desrochers dans *Nitro*, une romance échevelée sur quatre roues, un film de chars pourvus de coussins gonflables au goût de guimauve. Six ans après *La Bouteille*, c'est un véritable virage à 180 degrés pour le cinéaste.

Au-delà des pitouines à bagnoles (l'une est incarnée par Bianca Gervais, visiblement ravie de faire reculer la cause du féminisme) et des poursuites éfrénées dans les rues de Montréal, *Nitro* se cherche une légitimité; que dire, une respectabilité. Car *Nitro*, ce n'est pas qu'un mélange de sueur, de gazoline et de bitume; pour défer le code de la route, les personnages n'ont aucun scrupule, car certains d'entre eux cherchent rien de moins qu'un cœur. Et dire que ce n'est même pas une métaphore...

En effet, Max (Guillaume Lemay-Thivierge), autrefois un voleur doué et un pilote redoutable devenu aujourd'hui citoyen respectable, ne peut se résoudre à voir sa compagne (Myriam Tallard) mourir sans qu'un donneur se manifeste. Il décide alors de forcer le destin en enfreignant toutes les règles, achetant la

complicité d'un fonctionnaire avant d'aller jouer dans la cour de l'avocat (Martin Matte, pour qui une mine patibulaire signifie intensité...), un mafioso qui ignore qu'un de ses valets pourrait servir les visées de Max. L'affaire tourne mal et, sans trop lui donner le choix, Max enrôle Morgane (Lucie Laurier), son ancienne compagne toujours rivée au volant de puissants bolides, comme complice.

Pour atténuer ce chaos de carrosserie, le scénariste Benoît Guichard imbrique quelques moments à portée sociale, entre autres sur la réalité économique des greffes d'organes, ou encore des scènes larmoyantes sur la famille idyllique de Max. Ces «moments tendres» sont autant de pauses — ou plutôt de freins — à cette escapade sans queue ni tête dépassant les limites du bon goût bien plus que de vitesse, souvent portée par des dialogues faussement philosophiques. Cela trahit surtout la banalité de cette entreprise de gros sous, financée en partie grâce au succès commercial de *C.R.A.Z.Y.* par les fameuses enveloppes à la performance... automobile?

Ce n'est pas vraiment une surprise: Guillaume Lemay-Thivierge affiche une véritable aisance et un aplomb du tonnerre dans la peau d'un personnage qui doit déployer d'énormes prouesses physiques. Et la caméra d'Alain Desrochers se place toujours à un angle stratégique pour nous prouver qu'elles sont souvent les siennes, rarement celles d'un cascadeur. Est-ce que cela suffit à donner à *Nitro* le carburant nécessaire pour parvenir au fil d'arrivée? Même s'il forme avec Lucie Laurier un duo explosif et accrocheur (ce qui n'est vraiment pas le cas lorsqu'il partage l'écran avec Myriam Tallard), il en faut plus, ou plutôt moins, pour éviter à *Nitro* la panne d'essence. Quant au cœur, il a sans doute ses raisons mais elles sont ici étouffées par le rugissement des moteurs et noyées dans la profondeur des décolletés.

Collaborateur du Devoir

FESTIVAL DE CANNES

SÉLECTION OFFICIELLE

COMPÉTITION

«UNE COMÉDIE, UN THRILLER ET UN DRAME DANS LA MÊME ŒUVRE. (...) LE PARI EST TENU HAUT LA MAIN!»

-POSITIF

«NE PASSEZ PAS À CÔTÉ DE CE COUP DE POING CINÉMATOGRAPHIQUE!»

-Paris Match

★★★★★ -Positif

★★★★★ -Les Cahiers du Cinéma

★★★★★ -Paris Match

LA RAISON DU PLUS FAIBLE

UN FILM DE LUCAS BELVAUX

métropole

13 ANS +

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE

CINÉMA Beaulieu 2006, Roussillon 5 721-6000

EX-CENTRIS

CINÉMA LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

K-FILMS AMÉRIQUE présente

FESTIVAL DE CANNES

FESTIVAL DE CANNES 2006 - UN CERTAIN REGARD

PRIX D'INTERPRÉTATION MASCULINE

FESTIVAL DE CINÉMA DES 3 AMÉRIQUES 2007

PRIX DU JURY pour MEILLEUR FILM ET PRIX DU PUBLIC

LE VIOLON

un film de Francisco Vargas

EL VIOLIN (LE VIOLON) - VERSION ORIGINALE ESPAGNOLE - SOUS-TITRES FRANÇAIS

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE

13 ANS +

CINÉMA Beaulieu 2006, Roussillon 5 721-6000

EX-CENTRIS

PARALLÈLE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS